3eme parcours en septembre 2013 de Roncevaux à Léon

Fin septembre 2012, Marie-Jeanne, Gaby et moi-même, parvenions à Roncevaux au terme d'une étape difficile physiquement, mais qui nous a fait découvrir des paysages d'une rare beauté. Nous nous étions alors dit que Santiago, ce serait pour 2013. C'était un peu présumer de nos forces et surtout de la capacité des genoux de Marie-Jeanne à faire d'une traite les 800 km restants. Il a fallu se rendre à l'évidence et mettre une petite dose de sagesse dans notre raisonnement, pour convenir ensemble, qu'en s'arrêtant à Léon (450 km de Roncevaux), ce serait déjà une belle performance et qu'en plus çà ferait durer le plaisir une année de plus, ce qui n'est pas négligeable.

Ces principes étant acquis, il reste à convenir du parcours, c'est-à-dire décider de notre itinéraire. En effet, deux chemins bien distincts conduisent à l'Apôtre : la voie historique, celle que l'on appelle Camino Frances, qui est parallèle à la côte Atlantique mais relativement éloignée de celle-ci et une voie qui longe la mer : le Camino Norte. Le premier est beaucoup plus fréquenté et les infrastructures pour accompagner les pélerins y sont davantage développées. C'est cette voie que nous avons choisie d'emprunter.

Ainsi donc le 5 septembre, nous reprenons notre bâton de pèlerin. Gaby nous conduit jusqu'à Saint Jean Pied de Port en voiture (1000 km tout de même!) où nous avons réservé un hébergement pour passer la nuit. Dîner dans un restaurant sympathique au pied des remparts et en sortant nous connaissons notre première péripétie du chemin. Alors que nous passons devant un gîte où tous les pélerins sont occupés à déguster le repas du soir, l'hospitalière nous interpelle sur le pas de sa porte, nous expliquant qu'elle est débordée de travail, ce que l'on croit aisément, et qu'elle souhaite nous confier une jeune fille canadienne arrivée une heure plus tôt à la gare et incapable de trouver son hôtel. La pauvre fille sanglote et parait totalement désespérée. Nous la prenons en charge, la rassurons et la conduisons à son hôtel où elle retrouve deux autres compatriotes qui l'attendaient. Les larmes font vite place à la joie des retrouvailles et aux éclats de rire. Nous les quittons, heureux d'avoir réalisé ce soir notre première BA et rejoignons notre gîte pour nous reposer d'une journée bien chargée. Demain, il faudra se lever tôt, car nous devons rejoindre Roncevaux pour prendre le départ, non pas du chemin comme on l'appelle en France, mais du Camino, sa dénomination dans la péninsule. Mr Lopepe, qui est à la fois hébergeur et taxi et chez qui nous avons passé deux nuits en 2012 nous conduira jusqu'à Roncevaux.

Jeudi 5 septembre 2013 : Roncesvalles - Zubiri, 22 km

Le franchissement des Pyrénées introduit beaucoup de changements dans le quotidien des pélerins : la langue bien évidemment mais aussi le climat, en général plus aride, les gîtes gérés différemment, dans lesquels on nous avait dit que les réservations étaient impossibles, la nourriture, le marquage des chemins, de rouge et blanc en France nous passons à du jaune, la fréquentation, davantage de pélerins et surtout de toutes nationalités et presque autant de langues différentes. Et cela aurait pu être pire sans la monnaie unique qui a

permis d'échapper aux conversions laborieuses du franc avec la peseta! Mais ne nous trompons pas, le plus problématique reste bien évidemment la langue. Elle est un handicap pour communiquer par rapport aux petits besoins courants, mais aussi et surtout, un frein pour établir des relations avec des pélerins d'autres nationalités: car que dire après « d'où venez-vous ? », « allez-vous jusqu'à Santiago ? », « quel est votre prénom ? »...et d'autres banalités du même type ? Concernant l'Espagnol, mes 30 années de vacances à Péniscola m'avaient tout de même donné quelques bases précieuses; pour le reste j'avais appris certaines phrases-clés du type: « je suis sur le Camino avec un couple d'amis et je voudrais réserver une chambre pour 3 personnes pour mardi »; cela m'a bien aidé dans les réservations que j'ai faites par téléphone, le seul problème, c'est qu'après avoir débité tout ce discours que je connaissais par cœur, mon interlocuteur ne comprenait pas que dans la discussion qui suivait il y avait beaucoup de « no comprendo ». Quelques difficultés donc, mais jamais nous n'avons eu à dormir à la belle étoile.

Maintenant c'est parti! Une cinquantaine de kilomètres nous sépare de Pampelune. Nous décidons de faire deux étapes avec une halte intermédiaire à Zubiri. Le chemin, ou plutôt le sentier, débute en sous-bois et nous conduit au village de Burguete. Le temps de faire les courses pour le déjeuner et nous reprenons le sac pour poursuivre. A ce moment je constate qu'un chat s'est couché sur le mien et ne semble pas décidé à le quitter, peut être veut-il faire le chemin avec moi en passager clandestin! Il est noir, j'espère que ce n'est pas un mauvais présage pour la suite! Une petite discussion et tout s'arrange, il daigne enfin quitter son refuge et nous pouvons continuer.

Passage vers le « pas de Roland »; il s'agit en fait de 3 rochers horizontaux affleurant le sol, et dont l'espacement est censé représenter la longueur du pas de Roland, encore une légende! Il est vrai que nous sommes ici au cœur de la région où le neveu de Charlemagne a perdu la vie, tué par les Vascons, c'était en l'an 778 ; une autre légende dit que son épée, la Durandal, s'est plantée dans un rocher à Rocamadour.

Nous faisons quelques pas avec un couple du Vaucluse. Ils jouent petit, ils ne marchent que 6 km par jour et pensent s'arrêter à Puente la Reina. A ce rythme, un rapide calcul mental me dit que 250 jours leurs sont nécessaires pour rejoindre l'apôtre depuis le Puy en Velay, alors que le tarif normal, si j'ose dire, oscille entre 60 et 65 jours.

Le chemin passe à côté d'une tombe, elle est recouverte de pommes de pins, c'est celle d'un pèlerin japonais décédé en 2002, il avait 64 ans. Comme c'est drôle, exactement mon âge! Un nouveau mauvais présage après le chat noir? Nous rencontrerons beaucoup d'autres sépultures de pélerins sur le parcours.

Un peu plus loin nous franchissons le col d'Erro d'où nous pouvons contempler les magnifiques paysages de la Navarre. Le relief est constitué de montées et de descentes, parfois vertigineuses, comme celle qui aboutit à Zubiri. A la beauté des lieux s'ajoute l'odeur, ici c'est celle du buis qui domine assez largement. Le chemin suit la vallée de l'Arga, une rivière, presqu'un torrent, qui descend des Pyrénées et que nous longeons tantôt à droite, tantôt à gauche, en traversant de superbes ponts romains en dos d'âne. Certains ont même été associés à une légende : c'est ainsi que celui de zubiri fut surnommé « puente de la rabia » (pont de la rage) car un animal qui passait trois fois dessous guérissait de la rage, celui de Larrasoana, que l'on franchira demain, était quant à lui appelé « le pont des bandits », car à une époque ancienne les voleurs y détroussaient les pélerins. Heureusement pour nous les temps ont bien changé!

Nous parvenons au gîte vers 17 h après une première étape un peu difficile dans ces montagnes russes adossées aux Pyrénées. Marie-Jeanne souffre de son genou et craint beaucoup pour la suite. Demain et les jours suivants, elle fera porter son sac. Elle avait déjà eu recours à ce service en France, c'est très pratique, et çà ne coûte que 7 euros par jour.

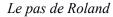
Nous prenons le dîner dans l'unique restaurant du village. Ce sera le menu du pèlerin. Sur le chemin, à chaque étape, des restaurants servent ce type de menu; ce soir ce sera salade russe (normal après les montagnes), rôti de porc accompagné de frites et salade de fruits, le tout pour 10 euros vin compris (dommage

il était un peu bouchonné). En bout de table, des Allemands et à côté de nous un jeune couple coréen avec lequel nous échangeons quelques réflexions ; ils sont bien évidemment équipés des Samsung dernier cri et blaguent gentiment lorsque je les photographie avec mon Iphone.





Pèlerin en Navarre







Sépulture d'un pèlerin japonais

Le puente de la Rabia

Vendredi 6 septembre 2013 : Zubiri - Pamplona, 22 km

Hier soir après le dîner, le vent s'était levé, annonçant un changement de temps. Effectivement il a plu dans la nuit, mais heureusement, au petit matin, le soleil brille de nouveau et la journée s'annonce aussi agréable que celle de la veille. A la sortie de la ville nous longeons une zone industrielle assez sinistre, elle est principalement occupée par une usine de magnésie : l'usine Magna qui traite la bagatelle de 180 000 tonnes de matières par an et dont le produit fini est essentiellement utilisé en agriculture pour l'amendement des sols. On oublie vite ce paysage, largement souillé par l'industrie, pour s'engouffrer dans une forêt avant de traverser le petit village de Llarratz. Nous atteignons Larrasoana en franchissant le pont des bandits, un pont en dos d'âne construit au temps des romains. Des gamins jouent dans l'eau, encore douce à cette époque de l'année, et en amont, un pêcheur à la mouche taquine la truite. Dans la région la truite est une spécialité culinaire : la trucha

à la Navarra, une truite farcie de jambon qui est souvent servie dans le menu du pérégrino. Plus loin nous découvrons l'église San Nicolas avec son allure de forteresse, mais qui est fermée, comme malheureusement beaucoup d'églises en Espagne et nous devons nous contenter de faire la photo.

Maintenant c'est l'heure de déjeuner et comme tous les midis, la difficulté consiste à trouver une place agréable où l'on puisse s'asseoir et reposer ses jambes. Il faut quelques fois marcher plusieurs kilomètres avant de trouver l'endroit rêvé, car à cette heure, les coins sympathiques sont déjà occupés par des pélerins plus matinaux que nous. Mais aujourd'hui c'est plutôt bien, nous dénichons un lieu ombragé et calme en bordure de l'Arga, un peu à l'écart du chemin. Ce ne sera pas une trucha, mais un bon sandwich au jambon de Serrano.

Les buissons de prunelles en bordure du chemin nous rappellent que nous sommes au pays du Patcharan, une liqueur propre à la Navarre, réalisée à base de prunelles sauvages macérées dans de l'alcool anisé et servie en général en digestif dans un verre rempli de glaçons : tout simplement sublime!

Nous pénétrons dans Trinidad de Arre par un magnifique pont à 5 arches sur la rivière Ultzama qui ici se jette dans l'Arga. La pente du terrain a créé des chutes d'eau naturelles que les moines de Roncevaux ont utilisées dès le 12ème siècle pour alimenter en énergie un moulin à farine. Mais aujourd'hui nous ne verrons ni moines, ni moulin!

Vers 16 h nous parvenons à Pampelune. L'entrée dans les grandes villes est toujours un exercice pénible. Parcourir plusieurs kilomètres de trottoirs en fin d'étape n'a rien d'excitant, et surtout échauffe encore davantage nos pauvres pieds. Depuis ce matin Marie-Jeanne confie son sac à un service de portage mais néanmoins elle souffre encore beaucoup de son genou et rien n'est gagné pour la suite. De mon côté j'imagine tous les scénarios : que faire si elle abandonne ? Arrêter également ? Poursuivre seul, partant du principe que si elle jette l'éponge ici, il est fort probable qu'elle ne reprenne jamais le Camino ? Patientons et espérons que Saint-Jacques sera de notre côté !

Après avoir passé sur le puente de la Magdalena, nous pénétrons dans la vieille ville en franchissant la Porte de France. Notre gîte se situe à quelques pas de là. C'est un hébergement un peu original, dans une vieille demeure dont l'intérieur a été refait à neuf et de manière très fonctionnelle avec une particularité concernant les couchages qui se trouvent dans des capsules. Il s'agit en fait d'alcôves sur deux niveaux, chacune d'elle fermant par un volet avec à l'intérieur tout l'équipement nécessaire : coffre à serrure pour les affaires personnelles, éclairage, prises pour recharger téléphone et appareil photo. Rien à redire, d'autant que l'accueil est également de qualité.

On ne peut faire étape à Pampelune sans visiter la cathédrale Santa Maria. D'un style gothique, construite sur le modèle de celle de Bayonne, elle héberge les sépulcres de Carlos III de Navarre et de son épouse, Léonor de Castille. L'une de ses deux tours abrite la cloche Maria, qui, avec ses 12 tonnes, est la deuxième plus grosse d'Espagne. Le cloître, avec ses tombeaux sculptés, ses différentes portes, passe pour être un des plus beaux du pays.

Après la visite, retour au centre ville, qui, bien que nous soyons un jour de semaine, grouille de monde. C'est l'heure à laquelle les gens prennent l'apéritif, souvent installés sur des tables ou des tonneaux devant les bars avec bien évidemment les incontournables tapas. En vain nous cherchons un menu pèlerin, mais ici, dans une grande ville, et qui plus est, très touristique, le pèlerin ne semble pas être la priorité des restaurateurs. Nous devons débourser 26 euros pour notre dîner mais rien à redire, la prestation justifie le prix. Tout de même il faudra faire attention pour la suite si nous voulons rester dans le budget! Nous retournons au gîte, impatients de découvrir ce qu'est une nuit en capsule. Elle aurait été calme s'il n'y avait pas eu tous ces ronfleurs et ces pélerins qui se lèvent à 5 h du matin pour être les premiers au gîte suivant. On se dit que çà aussi, fait partie du chemin!





Déjeuner au bord de l'Arga





Les capsules

Cathédrale de Pampelune

Samedi 7 septembre 2013 : Pampelune - Puente la Reina, 19,0 km

Ce matin, nous avons droit au même scénario qu'hier: il a plu la nuit mais au lever du soleil tout est rentré dans l'ordre. La sortie de la ville s'avère être aussi laborieuse que l'entrée; beaucoup de trottoirs et beaucoup de changements de direction, il faut être vigilant et surtout ne pas quitter la coquille des yeux. Il y a aussi énormément de pélerins ce matin et normalement çà aide à ne pas faire fausse route. On nous avait prévenu que sur le Camino la fréquentation n'était pas comparable à celle de la France car nombreux sont les pélerins qui prennent le départ à Saint Jean Pied de Port sans réaliser la partie française. Une image qui circulait disait que l'on avait le nez sur le sac de celui que l'on suivait. Il s'agissait évidemment d'une boutade. Ce que nous avons constaté, c'est qu'au fil de la journée la fréquentation semble diminuer. J'explique ce phénomène par le fait que la plupart des pélerins partent à la même heure ou presque et qu'en fonction de la vitesse différente

des uns et des autres, de la durée et du nombre des pauses, le peloton a tendance à s'étirer et le chemin a paraître moins chargé.

Au menu de l'étape du jour une côte de troisième catégorie, comme on dirait dans le tour de France, qui doit nous conduire au sommet de l'Alto del Perdon (la montagne du pardon, c'est vrai que nous sommes sur le Camino!) à 770 mètres d'altitude. Peu après avoir quitté Pampelune nous apercevons la chaine de montagne avec sur sa crête des dizaines d'éoliennes, nous laissant penser que là-haut çà doit décoiffer! Nous cheminons tranquillement sur cette montée. Je fais la connaissance d'un couple de Suisses. Ils viennent de Strasbourg, sont passés tout près de chez moi, à Gy, pour rejoindre Cluny et un peu plus loin Le Puy en Velay. Le monsieur a beaucoup d'humour et le sens des affaires quand il me propose, avec un accent bien marqué, pour 1000 euros, le CD des Français ayant un compte bancaire en Suisse. Nous sommes bien loin du chemin!

Vers midi nous atteignons le sommet et découvrons le célèbre monument représentant une caravane de douze pélerins, certains à pied, d'autres à cheval, se dirigeant vers Santiago. Au fait ils étaient combien les apôtres ?

Sur un animal apparait, gravée dans le métal, l'inscription:

Donde se cruza
El camino del viento
Con el de las estrellas...
Où se croisent
Le chemin du vent
Avec celui des étoiles...

Il y a effectivement du vent, aussi nous ne nous attarderons pas au sommet. Après avoir contemplé la dernière vue que nous avions des Pyrénées, nous entamons la descente vers la plaine. Le sentier est caillouteux, fait de galets de toutes tailles qui roulent sous nos pieds. Je m'interroge sur leur provenance: d'où viennent-ils tous ces galets, d'une mer qui s'est retirée ou de torrents de montagne qui les ont façonnés avec les ans ? Je n'ai pas la réponse à cette question qui se posera à nouveau lorsque nous traverserons les vignes de la Rioja dans lesquelles le sol est recouvert des mêmes galets. Mystère de la nature!

Nous trouvons enfin un endroit où déjeuner, et là surprise : le boucher n'a mis que deux tranches de jambon pour trois. Il va falloir partager, c'est bien l'esprit du chemin. Je profite de la pause du repas pour faire un message à mon ami François De La Grange qui fête aujourd'hui ses 60 ans à Marsannay.

Petit à petit, le temps s'est assombri et l'orage menace. J'avais prévu de faire le détour par Eunate pour y visiter la magnifique chapelle Santa Maria et son cloître, mais la météo m'y fait renoncer. C'est le bon choix, car tout juste parvenus à Puente de la Reina, la pluie commence à tomber et il nous faut revêtir nos capes. Nous prendrons néanmoins le temps de photographier la sculpture du pèlerin qui trône à l'entrée de la ville et dont on peut lire sur le socle l'épitaphe : *Y desde aquí, todos los caminos a Santiago se hacen uno solo » («Et à partir d'ici, il n'y a plus qu'un seul chemin»)*. C'est effectivement à cet endroit que se rejoignent tous les chemins venant de France. Nous pénétrons dans la ville en passant sous la voûte qui relie l'église del Crucifijo à l'ancien hôpital fondé par les templiers et qui a accueilli les jacquets jusqu'en 1312.

Ce soir nous logeons à la casa rurale Bedean. Nous y dînerons mais auparavant nous prenons le temps de visiter la ville, à commencer par le célèbre pont à six arcs brisés. Nous devons sa construction à la Reine Dano Mayor qui ne supportait plus de voir les pèlerins engloutis par le fleuve en tentant de le traverser, d'où le nom donné à la ville Puente la Reina, pont de la reine. Visite ensuite de la cathédrale Santiago qui abrite une statue de saint Jacques, puis promenade dans la calle Mayor où nous retrouvons nos Coréens de Zubiri. Après le repas au gîte nous allons prendre un dernier verre dans un bar typique, nous entamons la conversation avec nos voisins de table ; deux Espagnols de 92 ans qui sont venus déguster des tapas autour d'une bouteille de Rioja qu'ils veulent partager avec nous. Une fin de soirée bien sympathique avant de rejoindre notre lit.





Le pont de Puente la Reina

Fresque de métal à el Pardon

Dimanche 8 septembre 2013 : Puente la Reina - Estella, 22,9 km

Même si le coucher a été un peu tardif, la nuit nous a permis d'éliminer toute notre fatigue, ce qui était d'autant plus appréciable que la nuit précédente, dans les capsules, le sommeil avait été quelque peu perturbé. Départ vers 8 heures pour une étape qui ne présente pas de difficulté majeure. Nous quittons la ville en traversant de nouveau le pont aux six arcs. Ce n'est pas le grand beau temps, le ciel est encore chargé des restes de l'orage d'hier, mais pour la journée et les suivantes la météo est relativement optimiste.

Sur une grande partie du parcours le chemin suit l'autoroute et n'en est jamais très éloigné. Ce n'est pas très agréable, pour la vue bien sûr, mais surtout par le bruit permanent du trafic qui nuit à la réflexion du pèlerin. Sur le grillage interdisant l'accès aux voies de circulation nous remarquons beaucoup de petites croix faites de bâtonnets croisés : quelle signification faut-il leur donner? Je ne trouve pas vraiment la raison, peut-être des pèlerins qui par ce geste veulent honorer leurs défunts ou peut-être une autre motivation.

Après deux heures de marche nous atteignons le village médiéval de Cirauqui. Il y a beaucoup de pélerins dans les ruelles, pour certains, c'est notre cas, c'est l'heure du ravitaillement, pour d'autres, peut-être ceux qui se lèvent à 5 heures du matin, c'est déjà l'heure du casse-croûte. Nous visitons ce petit bourg et notamment l'église Saint Roman avec son magnifique portail polylobé, et y faisons tamponner notre credential.

Nous poursuivons en direction d'Estella et en chemin retrouvons quelques pélerins connus; deux Anglaises que j'avais sollicitées la veille pour nous prendre en photo sur le pont de Puente la Reina, un couple canadien rencontré dans le gîte aux capsules de Pampelune, et dont le mari rit en permanence, d'autres également mais très peu de Français, ce qui est étonnant quand on se rappelle le nombre de nos compatriotes qui pérégrinaient en amont de Roncevaux. Certains ont dû abandonner, d'autres ont peut-être préféré le Camino del Norte. Nous profitons d'une table libre vers l'église de Lorca pour y prendre notre déjeuner : pain, salami, jambon sous vide, la ration de survie, rien de plus. J'espère que ce soir le menu du pèlerin nous fera oublier tout cela!

Dans les champs, beaucoup d'oliviers, pas de vieux arbres aux troncs noueux comme nous les rencontrons souvent dans ces régions arides du sud, mais des plants bien vigoureux, de deux à cinq ans, pas davantage. Cela me fait penser que certaines cultures ont été complètement abandonnées car non rentables et que les braves paysans ont dû se reconvertir récemment dans ce type de production, mieux adaptée à la région et à son climat. Encore une réflexion qui ne trouvera aujourd'hui qu'une supposition et pas une véritable réponse. C'est là aussi une des facultés du Chemin. En nous sortant du quotidien et de sa routine, il nous permet de

réfléchir sur maints et maints sujets et de nous interroger sur certains constats en tentant de trouver des explications : pourquoi ceci ? Pourquoi cela ?

Nous arrivons à Estella vers 16h. D'après une légende, Estella, qui est surnommée «la Tolède du nord » et qui en espagnol signifie l'étoile, tient son nom à un miracle observé en 1085 qui aurait fait découvrir à des bergers, à travers une pluie d'étoile, la statue de Notre dame du Puy. Les légendes du camino, j'adore!

Nous pénétrons dans la ville par la rue principale, la calle Mayor, passons devant le palais des gouverneurs pour atteindre l'église San Pedro de Rua, qui comme beaucoup d'autres est malheureusement fermée. Nous ne pourrons pas admirer son cloître et les quatre colonnes torses sur lesquelles repose l'arcade centrale. C'est bien dommage!

Nous rejoignons notre hébergement à l'auberge de jeunesse, située à la sortie de la ville, ce qui est plutôt bien pour le départ. Au dîner, pris en commun dans la salle du réfectoire, nous faisons la connaissance d'un couple d'Australiens, Michel et Lisa; ils affichent une cinquantaine d'années et sont encore en activité. Lui est professeur d'université en mathématique, informatique et recherche opérationnelle (çà me rappelle quelque chose), elle est microbiologiste et conduit, en parallèle de son activité, des actions pour l'église catholique entre le Nigéria et l'Inde. Une discussion très intéressante et pleine d'humour. Une belle soirée du camino!





Ravitaillement à Cirauqui

Dîner avec Michel et Lisa

Lundi 9 septembre 2013 : Estella - Los Arcos, 20,6 km

Etape d'une vingtaine de kilomètres pour nous conduire à Los Arcos, donnée comme facile. Au départ, comme tous les pèlerins, nous faisons le petit crochet de deux kilomètres pour passer devant le monastère d'Irache, mais disons-le honnêtement, surtout pour passer devant la fontaine à vin. Irache représente une appellation de vin d'Espagne, tout comme la Navarre ou la Rioja. Une coopérative viticole met à disposition des pèlerins une fontaine où ils peuvent bien évidemment remplir leur gourde d'eau fraiche mais également, à un autre robinet, déguster gratuitement le vin d'Irache. C'est une originalité du chemin et qui est bien connue des pérégrinos. Au-dessus de la fontaine une mention précise : « Peregrino, si quieres llegar a Santiago Con fuerza y vitalidad De este gran vino echa un trago Y binda por la felicidad». Ce qui se traduit par « Pèlerin, si tu veux arriver à Santiago, avec force et vitalité, de ce grand vin avale un coup et trinque à la félicité». Mais aujourd'hui ce n'est pas notre jour de chance, le robinet, bien que grand ouvert, ne laisse échapper aucune goutte du précieux nectar. Nous apprendrons un peu plus tard que la fontaine n'ouvre qu'à partir de 9 heures ; voilà, çà nous apprendra à être trop matinaux !

Un peu plus haut se trouve le monastère. Il a été construit au 11ème siècle, hospice de pèlerins, puis hôpital militaire et collège religieux, l'édifice deviendra prochainement un parador ; drôle de destinée, mais pas exceptionnelle car ces hôtels de grand luxe s'implantent souvent dans des demeures de caractère comme des châteaux, des couvents, des monastères ou d'autres lieux historiques. Ce qui est sûr c'est que là encore, comme à la fontaine du vino d'Irache, nous faisons chou blanc, nous ne sommes pas dans les horaires d'ouverture.

Nous reprenons le chemin, certes un peu déçus de ces deux échecs. Au loin nous apparait déjà, planté sur une butte, le château de Villamayor de Monjardin qui domine la ville et qui par le passé a assuré la protection de ses habitants. L'histoire veut que Charlemagne y ait combattu.

Le beau temps est revenu, le ciel est d'un bleu d'azur et les paysages grandioses. Au nord apparaissent les falaises des monts Cantabriques, à nos pieds, des terres agricoles sur lesquelles il ne reste que les chaumes. Et que tout çà est beau et qu'il fait bon pérégriner ici! Marie-Jeanne est toujours inquiète pour son genou mais pour l'instant çà tient; merci saint Jacques!

A l'entrée de la ville, la fuente de los Moros, une fontaine construite au moyen âge pour permettre aux pélerins de l'époque de se rafraîchir et de s'y laver. Une pèlerine normande échange quelques mots avec nous, nous la retrouverons un peu plus loin installée à déjeuner en bordure du chemin. Nous traversons la ville non sans visiter son église romane du 12° et faire le ravitaillement puis poursuivons sur Los Arcos. Le paysage s'est soudainement transformé, et donne maintenant une impression de désert. La ville est déjà bien loin derrière nous, aucune habitation, aucune vie humaine hormis les pèlerins, un horizon qui semble fuir devant nous, un chemin qui serpente entre des collines et qui parait interminable. Enfin, un peu comme une oasis dans le désert, Los Arcos nous apparait. C'est un réel soulagement car je n'imaginais plus qu'il puisse y avoir de la vie entre ces collines.

Nous avons réservé à l'hôtel Monaco. Après la douche vient le moment de la bière, çà sera une jarra (en Espagne c'est 50 cl dans un verre en forme de jarre). Comme c'est ma fête, la note est pour moi, tous les ans c'est la même chose à la même époque et les amis ne me ratent jamais! L'endroit est sympathique, une grande terrasse ensoleillée où nous retrouvons quelques connaissances dont les jeunes Coréens connus à Zubiri qui dégustent une paella; à 16h çà fait un peu drôle, mais chaque pays a ses habitudes. Nous profitons du temps qu'il nous reste avant le dîner pour visiter l'église Santa Maria. De style roman, elle a subi maintes évolutions au cours des siècles. Tout y est grandiose, son retable baroque et richement décoré, son portail plateresque, ses orgues parmi les plus imposantes de Navarre sans oublier son cloître finement décoré. Nous sortons un peu abasourdis devant tant de merveilles et nous interrogeons sur l'origine de ces richesses. Comment un village de 1300 âmes peut posséder un patrimoine architectural de cette qualité? Il faudrait certainement fouiller l'histoire de cette contrée pour apporter une réponse à cette question.

L'heure du dîner est venue, nous le prendrons au restaurant de notre gîte. Çà sera encore un menu pèlerin mais arrosé d'un vin de la Rioja au bouquet si particulier, propre aux cépages de la région que sont le tempranillo et le grenache. Le patron est un peu speed, une vrai tornade, certainement encore un hyperactif!





Fontaine à vin d'Irache

Eglise de Los Arcos

Mardi 10 septembre 2013 : Los Arcos - Viana, 18,8 km

L'étape initiale, telle que nous l'avions prévue, devait nous conduire à Logroño, soit 28 km. Par pitié pour le genou de Marie-Jeanne nous l'avons raccourcie d'une dizaine de kilomètres en la terminant à Viana. Une étape qui ne présente pas de difficulté particulière et qui nous fait passer de la Navarre à la Rioja. La première partie ressemble à un décor de Terre Sainte où il ne manque que le Jourdain pour faire encore plus vrai. Dommage que la route nationale joue un peu trop à cache-cache avec le chemin.

Nous parvenons à Sansol en milieu de matinée, et je dirais même sans soleil, car depuis ce matin ce sont les nuages qui sont les maîtres du ciel, néanmoins il ne pleut pas, ce que l'on apprécie bien. Nous gravissons le chemin qui conduit à l'église, elle est fermée mais le site, par sa situation, nous permet de découvrir un beau panorama sur les alentours. En bas, collé à Sansol, nous apparait Torres del Rio que nous rejoignons en traversant le petit ruisseau qui sépare les deux villages. Torres tient sa renommée de l'église du Saint Sépulcre, une construction que l'on doit aux templiers. Son originalité vient de sa base octogonale et de sa coupole qui n'est pas sans rappeler la cathédrale de Cordoue. Cette église est communément appelée «Lanterne des morts » car d'après la tradition, il était de coutume d'allumer un feu en haut de la lanterne lorsqu'un pèlerin périssait à proximité. C'est gai!

En terminant l'étape à Viana, il est probable que nous perdions de vue beaucoup de pélerins qui pérégrinaient au même rythme que nous et qui, ce soir, dormiront à Logroño. Tant pis dirons-nous, nous en retrouverons d'autres et peut être que certains ralentiront également leur marche à un moment ou à un autre. Car c'est aussi cela le chemin, un jour on croit que tout va bien, pas de douleur, pas d'ampoule et le lendemain c'est la cata et il faut faire une pause.

Mais aujourd'hui c'est notre veine car, alors que nous déjeunions sur le bas-côté du Camino, nous allons rencontrer deux pèlerins très sympathiques, une fille et un gars, qui nous tiendront compagnie jusqu'à Léon. Elle, Françoise, vit dans la région parisienne. Elle est partie seule de Limoges, sa ville natale, pour rejoindre Santiago. Lui, Jean-Louis, est belge. Il est parti le 24 juin de chez lui et souhaite également aller au terme de son pèlerinage. Il a emprunté le chemin de Vézelay puis le Camino Frances en Espagne. Il a fait connaissance

de Françoise sur son chemin, peu après Limoges, et ils pérégrinent ensemble depuis leur rencontre. Ils ont tous deux la cinquantaine passée, paraissent avoir les mêmes centres d'intérêt et semblent s'entendre à merveille. Ils poursuivent leur chemin mais nous les rencontrerons à plusieurs reprises et de vrais liens d'amitié se créeront entre nous au fil des étapes.

Après ce déjeuner un peu frugal, quelques gâteaux du petit-déjeuner et une banane, nous reprenons notre marche vers Viana. Bien que nous allions pénétrer dans la Rioja, cette grande région viticole, ce n'est pas encore les vignes que nous traversons mais des paysages de céréales avec çà et là quelques vergers de jeunes oliviers. Une gariotte nous rappelle les nombreuses et diverses, rencontrées l'année dernière en France sur le Causse. Mais sans être chauvin, celles-ci ne sont pas à la hauteur et à voir comme elles sont bâties je ne pense pas que ce sont les mêmes architectes qui ont construit les cathédrales et ces petites maisons de berger!

Passage devant l'ermitage de la Virgen del poyo avant de découvrir la ville de Viana qui se détache sur l'horizon. Elle revêt la physionomie de beaucoup de petits bourgs espagnols avec toutes les maisons qui semblent comme agglutinées autour d'une église centrale, formant avec elle un ensemble harmonieux. Très certainement que dans cette organisation de village, il y avait également un souci de sécurité et de défense par rapport aux ennemis qui furent nombreux à l'époque de leur construction.

Il n'est que 14 heures lorsque nous atteignons le centre ville, et en Espagne, à cette heure, ce n'est pas trop tard pour déjeuner. Nous prenons chacun une salade de pâtes dans un restaurant, de quoi attendre le dîner sans redouter les crampes d'estomac.

Le reste de l'après midi est consacré à l'installation au gîte, puis à la visite de l'église Santa Maria, une bâtisse imposante aux allures de forteresse avec sur sa façade principale un portail monumental en forme de niche, un des joyaux de la renaissance hispanique. Devant, sous une pierre de marbre blanc serti de noir, la tombe de César Borgia, le très ambitieux fils du pape Alexandre IV guerrier et homme politique tué en 1597 à proximité de la ville. A l'intérieur, devant le retable de Saint Jacques, une chorale répète les cantiques pour la messe de dimanche.

Enfin pour conclure la journée ce sera un nouveau menu de pèlerin avec ce soir, après la rituelle ensalada, des chipirones (petites sèches) à la plancha, un vrai régal.







Chipirones à la plancha

Mercredi 11 septembre 2013 : Viana - Navarrete, 22 km

Départ à 7h30 après une très mauvaise nuit durant laquelle j'ai eu beaucoup de mal à trouver le sommeil. Pas de petit-déjeuner avant le départ, la journée débute mal d'autant que Marie-Jeanne nous annonce qu'elle souffre énormément de son genou et pense arrêter le Camino. Dur, je me dis alors que maintenant il va falloir vraiment songer au plan B!

Néanmoins nous reprenons le chemin, nous félicitant d'avoir raccourci la grande étape que nous avions prévue initialement. Nous pénétrons maintenant dans la Rioja, la vigne a remplacé les champs de blé. Ce n'est pas encore les vendanges mais les vignes y ont été préparées, les raisins semblent bien fournis en grains et très sains, ce devrait être encore une bonne année pour ce vin d'exception!

Voilà Logroño, la capitale de la région autonome de Rioja, une ville qui ne compte pas moins de 150000 habitants. Nous atteignons le centre de la cité en traversant un grand pont de pierre sur l'Ebre. Bien que nous soyons très en amont du fleuve, sa largeur à cet endroit est déjà conséquente. Devant l'église Santiago de Real, un jeu de l'oie au sol symbolise les étapes vers Compostelle et au-dessus de son portail une statue de Saint Jacques Matamoros (tueur de Maures) brandissant un sabre et chevauchant un cheval fougueux qui foule de ses pattes les têtes des Sarrasins vaincus. Ce haut-relief illustre la légende de la bataille de Clavijo au cours de laquelle l'apôtre serait apparu à cheval, en plein ciel, galvanisant les chrétiens et leur offrant une victoire dont le retentissement allait donner le signal de la Reconquista.

J'interroge un passant pour qu'il m'indique où trouver la cathédrale Santa Maria; très sympathique, il n'hésite pas un instant, il abandonne son épouse qui marchait à ses côtés et fait le détour pour nous y conduire. Gracias señor!

Il est maintenant tout près de 11 heures lorsque nous prenons le desayuno (petit-déj) sur une petite place avant de quitter la ville. Si sur le Camino les menus pèlerins sont copieux, rapportés à leur prix, ce n'est pas le cas des petits-déjeuners. Il faut souvent se contenter d'une tasse de café et de deux toasts pour 4 à 5 euros. J'ai connu des portions de chemin où l'on trouvait, en maraudant, de quoi calmer la faim, une pomme, des prunes vers Agen, ou encore des noix, mais ici pas de quoi faire patienter l'estomac hormis quelques mûres. C'est toujours çà!

Lorsque nous parvenons à proximité de Navarrete nous constatons une grosse présence policière sur la route. Que se passe-t-il ? Accident, manifestation ... ? Nous en comprenons la raison lorsque surgit un peloton d'une centaine de coureurs. Je saisis, mais trop tard, c'est la Vuelta, le tour d'Espagne et nous sommes sur l'étape qui conduit à Burgos. Je cours mais je suis encore à 200 mètres d'eux, c'est beaucoup trop, j'aurai voulu encourager Thibault Pinot qui habite en Haute-Saône tout près de chez moi. Il aurait bien mérité ces encouragements car il est alors 7ème au général, il faut le faire, bravo Thibault.

L'hébergement du jour est situé en plein centre de Navarrete. Juste devant nos fenêtres il y a une terrasse de bar avec déjà un certain nombre de pèlerins se rafraichissant après l'étape. Nous les rejoignons et pour nous ce sera un verre de Rioja blanc accompagné de quelques olives. Il y a là le couple de Canadiens connu à Pampelune qui prend également l'apéritif. Visite de l'église et dîner au restaurant où nous retrouvons Jean-Louis et Françoise avec qui nous faisons un peu plus connaissance et échangeons nos adresses mail. A la table voisine, deux jeunes filles qui pérégrinent ensemble. En entamant la conversation nous apprenons qu'elles sont sœurs et originaires des îles Féroé. C'est tout de même incroyable, moins de 50000 habitants dans ce pays lointain, et deux exemplaires sont parmi nous ce soir sur le chemin! De ce pays, que jusque là je ne savais même pas situer sur la mappemonde, je n'avais entendu parler que de leur équipe de foot, la seule que la France était à coup sûre capable de battre. Je leur cite cette anecdote et cela les fait bien rire. Je pense que je ne suis pas le premier à les avoir taquinés sur ce sujet! Nous avons passé ici une des plus belles soirées du Camino.





Françoise et Jean-Louis

Jeu de l'oie à Logroño

Jeudi 12 septembre 2013 : Navarrete – Najera, 16,5 km

L'étape du jour étant relativement courte, le départ n'est pas très matinal. A la sortie de la ville nous passons devant le cimetière dont le portail, imposant, à multiple voussures et colonnettes, provient de l'ancien hôpital Saint Jean d'Acre dont nous avons pu voir les ruines hier à l'entrée de Navarrete. Françoise et Jean-Louis sont là, assis sur une pierre. Françoise souffre d'ampoules au talon. Marie-Jeanne lui prodigue ses conseils, notamment le coup de l'aiguille et du fil pour faire un drain, et la tuyaute sur une huile essentielle miraculeuse.

Nous repartons ensemble. Le chemin serpente à travers les vignes, le temps, le paysage, tout est splendide, dommage que l'autoroute passe si près de nous!

Je fais la montée de l'Alto de san Anton en compagnie de Françoise et Jean-Louis ; c'est l'occasion de dévoiler un peu plus de choses de nos vies privées. Jean-Louis, tout jeune retraité, travaillait chez Solvay. Ses responsabilités l'ont amené à se déplacer dans le monde entier pour visiter les différentes implantations du groupe, Etats Unis, Angleterre, Espagne ... et bien d'autres encore. Il connait bien le site de Tavaux vers Dôle qui a été longtemps le navire amiral du groupe. Il parle parfaitement l'anglais et ici comme ailleurs c'est un atout indéniable. Il a également vécu cinq ans au japon.

Françoise me raconte qu'elle appartient à une troupe de théâtre ; elle suit des cours de comédie tout en donnant des représentations et vient de terminer une tournée avec les «Femmes savantes », une pièce dans laquelle elle tenait le rôle de Philaminte. Elle a bénéficié d'une permission de longue durée pour lui permettre de faire le chemin de Compostelle et sait déjà qu'à son retour c'est le Cid qui l'attend ou peut-être Rodrigue. Je l'imagine bien dans le rôle de Chimène s'adressant à Don Rodrigue.

Ah! Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie, Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie; Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs, Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs. Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage, Demandait à l'ardeur d'un généreux courage:

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ; Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.

Et j'imagine aussi qu'elle ressentira une émotion toute particulière, lorsque, dans quelques jours, elle découvrira les tombeaux du Cid et de Chimène dans la nef de la cathédrale de Burgos.

Toutes ces discussions et réflexions nous ont un peu fait oublier le chemin et maintenant c'est déjà l'entrée dans Najera. Après l'installation au gîte et la douche nous visitons le monastère Santa Maria La Real. L'allure d'une forteresse à l'extérieur, mais que de richesses à l'intérieur! Fondé en 1032 par le roi Garcia, le monastère avait vocation à être un Panthéon royal abritant les tombeaux des rois et de la haute noblesse de la Navarre; celui de la reine Blanche de Navarre, descendante du Cid, est certainement le plus célèbre d'entre eux. Nous admirons également les nombreuses stalles toutes décorées de visages différents et terminons la visite par le cloître.

A la fin du dîner, un menu pèlerin à 10 euros, nous passons à proximité d'une place sur laquelle des guitaristes donnent un concert. Il ne nous semble pas trop tard pour prendre un dernier verre et profiter du spectacle. Je commande trois verres de vin blanc (tres vasos de vino blanco avec les v prononcés en b) et le garçon, a-t-il mal compris la commande, nous sert trois pichets d'un quart de vin blanc chacun. Il n'en faut pas plus pour irriter Gaby qui ne comprend pas pourquoi du vin blanc à cette heure, il aurait préféré du tinto, et pourquoi des pichets. Le blanc, je sais lui expliquer, car c'est moi qui l'ai commandé, mais les pichets c'est la faute du garçon. Là, je ne pense pas qu'il ait fait la différence. Marie-Jeanne et moi devrons subir sa mauvaise humeur jusqu'à l'hôtel. C'est profil bas sur le retour. Cette situation me rappelle soudain un proverbe que l'on cite souvent en Bourgogne lors des dégustations de vins et qui en cette circonstance donnerait un peu raison à Gaby. Il est le suivant : « blanc puis rouge, rien ne bouge, rouge puis blanc, tout fout le camp! ». Je me garde bien de le lui citer!

Heureusement la nuit effacera tout et le lendemain cette anecdote deviendra un sujet de rigolade.





Panthéon royal

Concert aux pichets

Vendredi 13 septembre 2013 : Najera - Santo Domingo de la Calzada, 21,3 km

Ce matin, au départ, Marie-Jeanne ne semble plus souffrir de son genou. Est-ce une conséquence des évènements d'hier soir? Peu importe, ne cherchons pas trop les raisons, c'est bien le résultat qui compte! Un petit desayuno en sortant de Najera et c'est parti pour 21 kilomètres. Ici un fléchage particulier, de hauts poteaux en bois nous indiquent la distance restante par rapport à Santiago: 580 km. Je me souviens alors

qu'en partant du Puy-en- Velay, une plaque de rue donnait Compostelle à un peu plus de 1500 kilomètres; je réalise alors que nous en avons déjà parcouru 1000 et à pied, la distance Lille – Marseille, incroyable!

Aujourd'hui encore le temps est magnifique et de plus la météo est optimiste pour les 10 jours à venir. C'est formidable, surtout quand on pense que depuis Le Puy-en-Velay nous avons connu moins d'un jour de pluie. Malheureusement, à lire certains récits, tout le monde n'a pas eu cette chance.

De temps à autre il arrive que l'on rencontre des pèlerins sur le retour. C'est le cas aujourd'hui, nous en croisons un, tenez-vous bien, qui est parti il y a deux ans d'une région de l'Himalaya et qui y retourne, chapeau bas! J'aurai aimé lui demander pourquoi cette démarche, pourquoi ces milliers de kilomètres et lui poser tant d'autres questions qui me viennent à l'esprit, sa religion, sa vie là-bas, mais c'eût été bien indiscret de ma part et la langue ne m'aurait pas permis de saisir toutes les nuances de sa réponse, alors je m'abstiens et le regarde simplement, admiratif, s'éloigner de nous. Buen volver! (bon retour)

A Azofra nous avons le choix de faire le détour par San Millan pour y découvrir les monastères de Suso et Yuso, encore deux autres demeures bien chargées d'histoire. Nous faisons l'impasse, car il faudrait ajouter 12 kilomètres à une étape qui en compte déjà près de 22. Nous poursuivons donc et profitons du village pour faire le ravitaillement quotidien. A mesure que l'on progresse, le paysage se transforme, les vignes se raréfient au profit des cultures céréalières ; nous sommes déjà en train de quitter la Rioja, dommage nous nous étions bien habitués à son vino tinto.

Au sommet d'une côte, vers une aire de pique nique, deux jeunes gens ont installé un étal pour distribuer gratuitement aux pèlerins boisson et nourriture, une belle démarche et une autre manière de faire le chemin! Nous nous y arrêtons car c'est heure du déjeuner. Une dame qui parait bien handicapée pour marcher fait de même mais, rapidement, s'effondre en larme. Marie-Jeanne va voir si elle a besoin d'aide. Elle lui explique qu'elle souffre atrocement d'une hanche depuis qu'elle a fait un faux mouvement ce matin en descendant d'un lit à l'albergue. Elle s'appelle Myriam, elle est partie de chez elle à Chambéry il y a deux mois. Les deux jeunes lui ont proposé de la conduire à Santo Domingo où elle pourra se faire soigner.

Plus loin nous passons à proximité d'un golf et d'un ensemble de maisons de villégiature. Il y en a peut être une centaine, mais toutes sont vides, volets clos et pas âme qui vive dans le village. Encore un de ces investissements irraisonnés qui furent très nombreux en Espagne avant que la crise porte un coup fatal à tous ces beaux projets de promoteurs.

Enfin c'est Santo Domingo, il est 15 heures lorsque nous poussons la porte de l'hostal Rey San Pedro où nous avons réservé pour la nuit. Comme la plupart des gîtes privés sur le Camino, les hébergements sont très propres, bien équipés et bien tenus, néanmoins ils ont souvent le même défaut : l'insonorisation qui laisse vraiment à désirer.

Visite de la cathédrale qui abrite le tombeau de San Domingo, à qui l'on doit d'avoir construit une chaussée (calzada) pour traverser les terrains marécageux. Un peu plus loin, plus étonnant, une cage avec deux poules vivantes. Elles sont là pour rappeler la légende du pendu-dépendu qui est la suivante:

- 1 « En 1130, Hugonel, jeune pèlerin germanique en route avec ses parents vers Saint-Jacques-de-Compostelle, passa la nuit dans une <u>auberge</u> de <u>Santo Domingo de la Calzada</u>. Une jeune servante lui fit des avances, qu'il repoussa. Éconduite, elle cacha dans son bagage de la vaisselle d'argent. Au moment du départ, elle l'accusa du vol du plat. Il fut condamné et pendu pour ce vol qu'il n'avait pas commis.
 - 2 Les parents éplorés continuèrent leur pèlerinage et prièrent saint Jacques. À leur retour de Compostelle, ils l'entendirent leur dire du haut du gibet qu'il vivait, car saint Jacques le protégeait. Émerveillés, ils s'adressèrent au juge qui était en train de déguster un coq et une poule rôtis, et qui leur répondit avec ironie : « Si votre fils est vivant, cette poule et ce coq se mettront à chanter dans mon assiette. » Ce qu'il ad-

vint, le coq chanta et la poule caqueta. Le juge bouleversé fit dépendre le jeune homme et pendre à sa place la fautive.»

3

Une petite promenade dans la ville nous permet de découvrir la Plaza Mayor, l'ancien hôpital des pèlerins devenu Parador et les remparts. A une terrasse nous retrouvons Myriam, la dame de Chambéry. Elle a décidé de faire une halte d'un ou deux jours pour donner à sa hanche le temps de guérir. Nous prenons le dîner avec Françoise et Jean-Louis, nous plaisantons, nous racontons des histoires belges, lui pour ne pas être en reste des histoires françaises. L'ambiance est bon enfant.





Les poules dans la cathédrale

4

Samedi 14 septembre 2013 : Santo Domingo de la Calzada - Belorado, 25 km

Départ peu après 8 heures pour une étape assez longue mais réputée comme facile d'autant que le soleil est toujours de la partie, seule fausse note, nous longeons la nationale N120 sur la majeure partie du parcours. C'est vraiment dommage, dans des paysages aussi grandioses, de devoir supporter la vue d'une route et le bruit de la circulation.

Nous retrouvons Françoise et Jean-Louis qui ont passé une très mauvaise nuit, la faute aux ronfleurs, ce soir ils mettront les boules Quies. Un peu plus loin, un avion de tourisme s'amuse à faire des loopings au-dessus du chemin, disparait puis revient sur nous en rase-mottes. Impressionnant! L'ayant observé dans ses évolutions je m'attendais à une manœuvre de ce genre et j'avais armé l'appareil photo pour ne rien rater de la scène. Je pense que c'était sa manière à lui de faire un clin d'œil aux pélerins. Merci au pilote de m'avoir permis de faire une photo originale.

Le Camino n'a pas pu éviter la déferlante technologique, c'est dire! Après les smartphones de plus en plus sophistiqués, dont les fonctions n'ont plus de limites et qui nous écartent certainement un peu de l'esprit du chemin, on voit aujourd'hui des pèlerins avec une caméra frontale pour filmer leurs aventures, d'autres qui portent de drôles de plaques collées à leurs vêtements. Nous comprendrons plus tard qu'il s'agit en fait de capteurs solaires pour recharger tous ces gadgets. Je me rappelle la réflexion du restaurateur de Saint Côme d'Olt qui nous disait que le chemin était devenu un défilé de Quechua, je pense qu'il peut maintenant ajouter

« mais également de Samsung et d'Apple ». Prudence toutefois, on a trop souvent une fâcheuse tendance à généraliser les choses à partir de quelques observations. Il y a encore de vrais pèlerins et c'est heureusement la majorité, qui partent avec un petit budget, un équipement minimum, et qui vivent leur chemin de manière authentique.

Plus loin, sur un caniveau, nous pouvons lire une inscription avec des lettres géantes: « WHY ARE YOU WALKING? ». Une interrogation qui a tout son sens et à laquelle j'aurais tendance à répondre « that is the question » car avons-nous tous une réponse très précise à cette interrogation? Je n'en suis pas vraiment certain mais ce qui est sûr, c'est qu'à un moment ou à un autre de notre vie, chacun de nous peut ressentir le besoin de réfléchir, réfléchir sur son passé, son avenir, ses projets, sa famille, ce que nous sommes, ce que nous voulons être, pour nous, pour nos proches... et que dans cette démarche, le chemin nous y aide en nous procurant tous les moyens de la réflexion : la durée, le calme, le cadre, l'espace, les échanges, le dépaysement et bien d'autres choses encore.

Beaucoup de pèlerins sur le chemin ce matin, chacun marchant à sa vitesse, certains seuls, d'autres par petits groupes. C'est toujours assez surprenant, et là non plus je n'ai pas une vraie explication à ce constat; pourquoi sur certaines étapes nous voyons deux ou trois fois plus de marcheurs que sur d'autres? Une réponse pourrait être le temps, ou plutôt le mauvais temps, qui en dissuaderait quelques-uns de prendre le chemin, mais le ciel est on ne peut plus bleu depuis notre départ, les bobos peut être, mais là encore il y à ceux qui s'arrêtent pour se soigner et ceux qui repartent guéris, le flux des uns compensant le flux des autres, la jonction avec un autre chemin qui alimenterait le nôtre, çà pourrait expliquer une fréquentation en augmentation mais pas une fréquentation en dents de scie comme on le constateJe décide de laisser la réflexion à ce niveau d'analyse, car finalement, la réponse à cette question ne me parait pas être de la plus haute importance.

Nous parvenons à Grañon, village qui marque la fin de la Rioja et l'entrée dans la Castille. Arrêt pour la visite de l'Eglise Saint Jean Baptiste dont le retable est d'une grande richesse ornementale. Quelques kilomètres plus loin, nous entrons dans Redecilla del Camino; sur le portail de l'église une statue de la vierge semblant regarder passer les pèlerins, à l'intérieur, les fonts baptismaux avec un bénitier roman du 12 siècle sur lequel apparait, sculptée, une représentation de la Jérusalem céleste.

Notre gîte de ce soir est situé quelques centaines de mètres avant Belarodo, nous y parvenons peu après 15 heures. Cela nous laisse beaucoup de temps libre avant le dîner, surtout qu'à cet endroit, en pleine nature, il n'y a rien à visiter. Comme tous les deux ou trois jours, nous décidons avec Marie-Jeanne de faire une lessive, c'est d'autant plus facile ici qu'il y a une grande buanderie bien équipée avec plusieurs machines à laver. Elles fonctionnent comme des distributeurs de boisson : il faut mettre une pièce de 2 euros dans le monnayeur et le hublot s'ouvre. Malheureusement beaucoup sont en cours de cycle, il va falloir attendre. Finalement nous en trouvons une qui est au repos, nous y mettons rapidement notre pièce, puis notre linge sur lequel nous jetons le contenu d'un verre de poudre de lavage et nous mettons en marche. Aucun effet, le tambour ne daigne pas tourner. Nous essayons, réessayons, sans davantage de résultat. Nous appelons le responsable des lieux, un « chico » pas particulièrement aimable, peut être l'avons-nous dérangé dans sa sieste, qui finalement trouve l'explication à nos soucis. Nous avons tout simplement mis notre linge, non pas dans une machine à laver, mais dans un sèche-linge! Super, nous récupérons le linge mais pas la poudre et nous patientons en attendant qu'une machine se libère.

Françoise et Jean-Louis partagent le dîner avec nous. Pour moi, après une ensalada, ce sera lomo accompagné de frites. Avec le vin qui nous est servi dans le menu, nous constatons que nous sommes déjà sortis de la Rioja.





Why are you walking?

Avion sur le Camino

Dimanche 15 septembre 2013 : Belorado - San Juan de Ortega, 24,4 km

Aujourd'hui c'est une étape de montagne. Nous devons franchir le col Alto de Valbuena dans la Montes de Oca à 1170 mètres ; c'est plus haut que Roncevaux, mais pourtant ce n'est pas une étape particulièrement difficile, car, pour comprendre, il faut expliquer que nous partons de 770 mètres, ce qui ne fait finalement que 400 mètres de dénivelé ; aguerris que nous sommes ce n'est pas la mer à boire! Nous prenons le desayuno au gîte avant de nous mettre en route. A une table derrière moi, deux Anglais de Gibraltar font de même.

Le premier village que nous rencontrons est Tosentos connu pour le sanctuaire de la Virgen de la Peña, creusé à même la montagne, à la façon des maisons troglodytes. Avec Gaby nous faisons un petit détour pour prendre la photo de plus près, tandis que Marie-Jeanne poursuit son chemin. Ce qui parait à priori une bonne stratégie pour économiser un petit peu son genou, se révèle être un bien mauvais choix, car elle se trompe de route et doit faire un kilomètre supplémentaire pour nous rejoindre. Il y a vraiment des jours sans!

Après avoir traversé Villambistia puis Espinosa del Camino nous parvenons à Villafranca. L'église Santiago est malheureusement fermée et nous ne pourrons donc pas admirer le bénitier en forme de coquille et les deux statues de Saint Jacques dont une avec un reliquaire aménagé dans la poitrine de l'apôtre. A la sortie de la ville les difficultés deviennent plus sérieuses car d'un coup la pente s'accentue fortement. Nous rentrons dans un paysage de sous-bois, nous n'avions pas connu un tel décor depuis l'étape de Zubiri. Il s'agit de la forêt d'Oca réputée dans le passé pour ses loups et ses bandits de grands chemins. Mais çà, c'était le passé, aujourd'hui plus rien à craindre, même si j'ai lu qu'il y aurait encore quelques loups mais qui fuiraient à la vue de l'homme. Nous resterons donc vigilants! Le paysage est bien différent de ce que nous avons connu dans les étapes précédentes, mais tout aussi grandiose. Nous sommes entourés de bois, des jeunes chênes au début puis de petits pins ensuite, avec au sol, de chaque côté, de la fougère, remplacée un peu plus loin, à mesure que l'on gravit la côte, par de magnifiques tapis de bruyères. Une pèlerine s'est même amusée à écrire un message avec des fleurs de bruyères : on peut lire en très gros caractères : « KEEP UP THE PACE » ce qui se traduit par « gardez le rythme »; plus facile à dire qu'à faire dans une côte qui n'en finit pas!

Des textes anciens évoquent un miracle qui se serait produit dans les monts de Oca en 1108.

Un Français s'était marié dans l'espoir d'avoir des enfants. Comme il vivait dans le péché, ses espoirs s'avérèrent vains, aussi prit-il le chemin de Compostelle pour s'attirer les faveurs de l'apôtre.

Devant son tombeau, il l'implora, le supplia et finit par obtenir ce pour quoi il avait fait le pèlerinage. De retour en France, il retrouva son épouse et, après un délai d'attente, celle-ci mit au monde un fils auquel ils donnèrent le nom de l'apôtre, Jacques.

Lorsque l'enfant eut quinze ans, la famille partit pour Saint-Jacques. Mais arrivé dans les monts de Oca, l'adolescent tomba malade et mourut. Folle de douleur, la mère s'adressa à saint Jacques: « Toi qui m'as donné cet enfant, rends le moi! ». Et alors qu'on se préparait à lui donner une sépulture, le jeune homme se leva comme s'il sortait d'un long sommeil. Il raconta que l'apôtre, après avoir rendu son âme à son corps, lui avait demandé de repartir immédiatement pour Compostelle.

Il est midi lorsqu'enfin nous parvenons au sommet du col de Pedraja. Une stèle commémorative de la guerre civile espagnole rappelle aux pèlerins qu'ici furent fusillées quelques trois cents personnes par ceux qui ont soutenu le coup d'état du maréchal Franco. Très longtemps le gouvernement a mis un couvercle sur ces atrocités, mais depuis quelques années des fouilles ont été autorisées et ont permis de mettre au jour des fosses communes où avaient été jetées ces malheureuses victimes du fascisme. Tout près, un jardin du souvenir permet aux familles de se recueillir. Nous déjeunons à proximité et reprenons notre marche vers San Juan de Ortega qui n'est distant que de cinq kilomètres. Nous y parvenons peu après 15 heures. C'est une toute petite localité avec de rares maisons construites autour d'un ensemble d'édifices religieux, œuvre de San Juan au $12^{\rm e}$ siècle, et une auberge. Le soir nous assistons à la messe qui s'achève par une bénédiction des pélerins. Le dîner nous est servi au gîte sous forme d'un plateau-repas relativement copieux. C'est là que nous découvrons pour la première fois le boudin noir façon Castille. Celui-là était excellent, les suivants le seront moins.





La forêt d'Oca

avec des fleurs de bruyères

Lundi 16 septembre 2013 : San Juan de Ortega – Burqos - 28,8 km

Ce matin nous avons prévu de partir un peu plus tôt car l'étape est relativement longue. Lorsque nous quittons le gîte, le jour n'est pas levé et la température plutôt fraîche, certainement voisine de zéro degré. Il faut dire que nous sommes à 1000 mètres d'altitude. Les premiers rayons du soleil nous dévoilent un ciel d'azur, la journée devrait être agréable! Un groupe de jeunes Allemandes nous suit, elles ne tarderont pas à nous dépasser, et comme d'habitude, en guise de bonjour, c'est un échange de « buen Camino ». Combien de fois at-t-on pu prononcer cette expression sur le chemin? Pas loin de mille certainement. Alors que nous sortons de la forêt d'Oca, et que nous nous dirigeons vers Ages, un pèlerin irlandais nous dépasse. Rien d'étonnant jusque là étant donné toutes les nationalités que nous rencontrons ici, par contre ce qu'il y a de surprenant chez celui-là, c'est sa tenue vestimentaire: costume 3 pièces, visiblement d'une autre époque, et un carton en bandoulière. Un accoutrement qui choquerait beaucoup moins à le croiser à l'entrée d'une gare ou sortant de chez Darty plutôt que sur le Camino.

Pas de desanuyo au départ, nous le prenons dans un bar, «l'Alquimista», qui se traduit dans notre langue par « l'alchimiste ». Une appellation qui convient bien à l'endroit quand on découvre l'intérieur, qui ressemble davantage à un laboratoire qu'à un bar. Ici chacun tient son rôle, le señor s'occupe de la cafetière, la señora fait chauffer les toasts et gère l'épicerie. Nous trouvons un coin de table pour déguster notre petit-déjeuner, et prenons le temps d'admirer tout ce décor un peu hétéroclite, mais dont l'ensemble est agréable à l'œil. Dans l'escalier qui conduit à l'étage, les pans de mur sont tapissés de cartes de remerciements envoyées de Santiago par des pèlerins qui ont fait halte ici. Nous faisons l'impasse sur le ravitaillement, pensant qu'avec un petit déjeuner aussi tardif nous tiendrons bien jusqu'à Burgos.

Peu après Ages nous franchissons le pont construit par San Juan qui a voulu et agi pour que toute cette zone marécageuse et abandonnée aux orties (Ortega en espagnol), ne soit pas un frein à l'essor qu'était en train de prendre le pèlerinage au 12° siècle. Passage aux abords du site archéologique de Atapuerca où des fouilles, relativement récentes, ont permis d'exhumer des ossements humains et des objets en pierre taillée datant d'un million d'années. Bien évidemment, le site est inscrit au patrimoine mondial de l'humanité. A la sortie du village débute la côte conduisant au mont Matagrande qui culmine à 1078 mètres. Le paysage est relativement désertique, la roche affleure le sol, et là où il reste un peu de terre, le terrain est recouvert de magnifiques tapis de colchiques.

Au sommet, une grande croix sur un cairn; nous y grimpons chacun à notre tour pour faire la photo. Plus loin, nous découvrons un labyrinthe de prière, construit à l'aide de pierres et comprenant une bonne dizaine de cercles en spirale, avec à son centre, un autre cairn, surmonté d'une croix. C'est à cet endroit, parait-il, que les énergies issues de la prière sont les plus intenses.

Le sommet atteint, c'est la descente vers Vilalval; nous sommes encore à une quinzaine de kilomètres de Burgos mais le temps très clair nous permet déjà d'apercevoir la ville et de deviner les flèches de la cathédrale. Tout près de nous, un groupe de chevreuils traverse les champs et s'enfuit à notre vue, juste le temps de faire la photo.

Hier soir à l'Auberge de San Juan, un Espagnol avait expliqué à Françoise et Jean-Louis comment rentrer dans la ville sans traverser la grande zone industrielle tel que le « miam miam dodo » l'indique. Il leur a recommandé de contourner Burgos par le sud et d'arriver au centre par un sentier qui longe le Rio Arlanzon, c'est à la fois plus court mais surtout beaucoup plus agréable.

Nous suivons donc ses conseils. Ce chemin passe en bordure de l'aéroport mais le bruit des avions ne nous dérangera pas beaucoup pour la simple et bonne raison qu'il n'y a pas d'avion. C'est incroyable, mais tout comme ce village de golf sans habitant que nous avons traversé dans l'étape de San Domingo, cet aéroport fait également partie des victimes de la crise et il y en a bien d'autres en Espagne ; quel gâchis! Nous entrons dans Burgos vers 15 heures, notre hôtel est à deux pas, à proximité de la cathédrale et du centre historique.

C'est une chance car lorsque l'on réserve, on n'a pas forcément des données très précises sur la localisation, mais pour le coup c'est plutôt pas mal. Nous nous y installons et déjeunons dans un restaurant à proximité. Heureusement que nous sommes en Espagne car déjeuner à 16h n'est pas dans les coutumes de tous les pays.

Nous profitons de la fin de soirée pour visiter la cathédrale. Auparavant nous y faisons tamponner notre credencial. Un timbre avec l'effigie d'une cathédrale ça fait tout de même plus sérieux qu'un tampon avec une publicité d'hôtel. Voilà, le document est à jour, maintenant nous pouvons commencer la visite. La Cathédrale gothique Santa Maria est parmi les plus belles d'Europe. Déjà de l'extérieur, par ses dimensions, la finesse des sculptures, elle impressionne le visiteur. Nous passons près de deux heures pour la découvrir, à minima je dirais, tant elle renferme de richesses architecturales. Son portail du Sarmental finement décoré avec une scène centrale représentant le christ entouré des apôtres et des évangélistes, le retable du maître-autel, les chapelles qui sont chacune un véritable musée, les peintures, les stalles avec des sculptures de personnages, l'escalier de la Coroneria dit « escalier doré », tout simplement magnifique, le cloître avec ses chapelles et ses sculptures, le tombeau du Cid et de Chimène, sans oublier l'horloge papamoscas. Dîner le soir dans un petit restaurant du quartier : boudin noir et agneau frit. Marie-Jeanne laisse son assiette intacte, elle est embarrassée. La serveuse s'en étonne, je lui explique alors que la dame est embarazada, elle rit, puis éclate de rire lorsque je lui indique du doigt, le coupable, en désignant Gaby. Embarazada est effectivement un faux-ami qui signifie, non pas être embarrassée, mais être enceinte, avec cette petite explication on comprend mieux la réaction de la serveuse.

Le lendemain matin nous visitons le monastère cistercien de las Huelgas, édifié en 1187 par le roi Alphonse VIII pour servir de Panthéon aux rois et de lieu de retraite spirituelle pour les dames de la haute société. Pour l'après midi, nous avons prévu la visite du musée de l'évolution de l'homme mais malheureusement il est fermé ce jour là. Le monastère de Miraflores qui mérite également le détour est un peu loin pour des marcheurs qui ont décidé qu'aujourd'hui on reposait les jambes. Ce n'est pas de chance, reste le Castillo d'où on peut profiter d'un magnifique panorama sur la ville. Nous interrogeons des gamins pour qu'ils nous indiquent comment s'y rendre, finalement ils nous y conduisent et à la table d'orientation nous commentent ce que l'on a devant les yeux ; vraiment des chicos et chicas exceptionnels.





Un cairn

labyrinthe de prière





Le Cid et Chimène

Cathédrale de Burgos

Mercredi 18 septembre 2013 : Burgos - Hornillos del Camino, 19,1 km

Départ vers huit heures après un copieux petit-déjeuner à l'hôtel. Passage par la place de la cathédrale pour rejoindre le chemin. La façade de l'édifice est éclairée par les premiers rayons de soleil et ses flèches se détachent sur un ciel d'azur : tout simplement magnifique. Un peu plus loin, alors que nous quittons Burgos, nous remarquons, au sommet d'un clocher, une cigogne dans un nid. Elle tourne et retourne comme si elle cherchait à nous donner son plus beau profil pour la photo. Depuis Puente la Reina nous avons vu beaucoup de nids sur les clochers, à même le toit, ou sur des supports que les municipalités ont aménagés spécialement pour qu'elles s'y installent. Jusqu'ici, tous étaient vides, certainement que les volatiles profitent de la fin de l'été en Alsace et qu'elles feront étape ici, un peu plus tard, durant leur migration vers l'Afrique du Nord.

A Villalbilla, nous échangeons quelques mots avec une Brésilienne qui vit en Angleterre, elle a fait le Norte l'an passé et aujourd'hui c'est son premier jour de marche sur le Frances : « buen Camino »

Vers midi nous atteignons Rabe de la Calzadas. Nous dépassons un couple de pèlerins que nous retrouvons ensuite en train de se restaurer devant l'albergue du village; lui a un accoutrement assez étonnant: une longue chevelure noire, une guitare en bandoulière et attaché à sa ceinture, un sac transparent, rempli de films argentiques. Ce n'est pas à lui que l'on reprochera de dénaturer le Camino avec des équipements trop hightech! Des pèlerins sont assis sur des bancs, à attendre que le gîte ouvre ses portes. Il y a là des Américains, des Canadiens, des Australiens. Un hospitalier nous a expliqué que beaucoup de gens, originaires du nouveau monde, ont découvert le chemin grâce au film « The Way », un film tourné en 2010 sur le Camino Frances et qui devrait sortir prochainement en France.

Rabe de la Calzadas a ceci de particulier, c'est ici que commence la Meseta, un plateau désertique et aride qui accompagne le pèlerin jusqu'à Léon. Par la rudesse de son climat, la Meseta est une région redoutée des marcheurs, les étés y sont souvent torrides, les intempéries y sont fréquentes et il est inutile de chercher le moindre abri ou la moindre parcelle d'ombre, enfin, il vaut mieux avoir la gourde bien remplie car les points d'eau y sont rares. J'avais beaucoup lu de récits, écouté d'anciens pèlerins en parler, et maintenant j'y étais,

j'allais la découvrir, allait-elle correspondre à l'idée que je m'en étais faite ? Etait-elle cet enfer que l'on m'avait décrit, cette vallée de la mort ?

Nous poursuivons notre chemin et constatons effectivement que la transition est assez brutale. Le décor change rapidement, devant nous un paysage qui s'étend à perte de vue, avec au milieu le chemin qui serpente entre collines et vallées et que l'on devine jusqu'à l'horizon. Un cadre qui n'est pas sans rappeler l'étape qui nous a conduits à Los Arcos.

Vers 15 heures nous parvenons au gîte ; une casa rurale très bien tenue, les clés sont à retirer à l'épicerie d'en face. Pour la lessive il faut prendre rang, car l'unique machine est mobilisée par une Australienne, qui, à priori, n'a pas trouvé le programme rapide. Cela nous donne le temps de boire un verre sur la terrasse, dans la cour intérieure, avant de faire la visite de l'église San Roman : retable baroque et voûte superbement décorée.

Françoise et Jean-Louis nous rejoignent un peu plus tard, Jean-Louis ayant dû s'arrêter pour acheter un nouveau téléphone. Il ne lui sera pas d'une grande utilité ici, car dans ce village, rien ne passe, ni téléphone ni internet. C'est cela aussi la Meseta!





Découverte de la Meseta

Jeudi 19 septembre 2013 : Hornillos del Camino - Castrojeriz, 19,7 km

Départ au petit matin, le ciel est encore rougeoyant, super, j'adore prendre des photos de lever et coucher de soleil.

Nous rencontrons beaucoup de cyclistes sur le chemin, en général des vététistes. C'est une différence avec la France, qui trouve peut être son explication dans le fait, qu'ici, en Espagne, le chemin est très roulant contrairement à chez nous où il s'agit plutôt de sentiers étroits, davantage adaptés aux marcheurs qu'aux cyclistes. Ils roulent le plus souvent en groupe de deux ou trois, et, pris dans nos réflexions, nous sommes souvent surpris lorsqu'ils nous dépassent. Les rapports avec eux sont toujours cordiaux, nous nous échangeons un « buen Camino » et ils disparaissent.

Françoise et Jean-Louis nous rattrapent, je fais une magnifique photo d'eux en contre-jour puis nous cheminons ensemble. A l'entrée d'Hontanas nous faisons la pose devant l'ermita de Santa Brigita, puis visitons l'église du village. Nous avons de la chance car nous y trouvons le sacristain, un homme d'un certain âge, qui aime bien s'entretenir avec les pèlerins. Il le fait en espagnol, mais ce n'est pas un problème pour nous, Françoise fait la traduction en live, merci Françoise. Il nous parle d'une grave maladie qui a sévi dans la région au 11ème siècle que l'on appelait alors « Mal des ardents » et qui était causée par l'ergot du seigle. La

maladie pouvait revêtir plusieurs formes: convulsions, hallucinations et gangrène et frappait surtout les pèlerins, car les habitants de la région, habitués depuis des générations à consommer le pain de Hontanas, étaient en quelque sorte immunisés. Les hospitaliers Antonins s'étaient fait une spécialité de soigner cette maladie. Légende ou fait réel ? Pour ma part, je penche pour la deuxième hypothèse tant le récit du vieillard est convaincant. Il nous dit également avoir fait quatre fois le Camino, et poursuivant les confidences, nous dit que sur ce chemin il y a quelque chose d'indéfinissable. Je ne suis qu'à mon premier Camino mais je pense avoir déjà ressenti, au moins pour partie, cet « indéfinissable » dont il nous parle. Nous le quittons sur un « muchas gracias » et reprenons notre route.

Ni le temps, ni le décor n'ont changé depuis hier, il fait encore très beau, sans que la chaleur soit excessive, et nous sommes toujours à pérégriner dans ces paysages merveilleux que nous offre la Meseta. A cette saison de l'année les céréales ont été récoltées depuis plusieurs semaines, les champs ont été labourés et préparés pour les prochaines semailles, et c'est donc un dégradé de brun, de beige, de marron que nous avons devant les yeux. Parfois un champ de tournesols en fleurs rompt cette monotonie et apporte au tableau sa touche de verdure et de fraîcheur. Des pèlerins se sont amusés à donner à certaines fleurs des représentations de visages affichant de larges sourires ; Un clin d'œil de la nature à ceux qui arpentent le Chemin! L'art n'a vraiment pas de limite, tous les supports sont bons pour exprimer ses idées.

Peu avant le terme de notre étape, nous passons sous la voûte du couvent de San Anton où au moyen âge les moines distribuaient les repas aux pèlerins. Aujourd'hui il ne faut pas compter sur ce lieu pour se restaurer, il n'y a que des ruines et plus de moines. A l'arrière, subsiste un gîte pouvant accueillir une vingtaine de pèlerins et tenu par les Quakers américains.

A 13 heures Castrojeriz apparait, reconnaissable de très loin par la butte qui surplombe la ville avec le château à son sommet, une configuration qui ressemble un peu au site de Villamayor de Monjardin. Encore un de ces lieux d'Espagne qui a dû connaître des temps forts au moment de la Reconquista. Il nous faut marcher encore plusieurs kilomètres en bordure de route pour rejoindre le bourg qui, à mesure que l'on s'en rapproche, nous apparait comme coupé en deux : sur la droite un hameau avec l'église Nuestra Señora del Manzano et plus à gauche le reste de la ville, plus imposant. C'est dans cette partie que nous avons réservé notre hébergement.

Après un petit encas au restaurant de la place, nous rejoignons notre gîte. C'est une vieille demeure entièrement rénovée dans laquelle il règne une odeur d'insecticide, insupportable tellement elle est forte. Certainement que notre hôte, pour notre bien, a voulu se débarrasser des mouches, car il faut dire que depuis quelques étapes, elles sont omniprésentes, dans les villes, les restaurants, et même en pleine campagne. Dès que nous entrons dans la chambre nous aérons, car comme on dit, entre deux maux, il faut choisir le moindre. Les pièces sont propres, spacieuses, et décorées avec goût. Le patron est un homme qui affiche la soixantaine, pas moins, il nous parait plutôt anglais qu'espagnol. La scène que nous vivons est assez insolite, l'homme ne parle pas, ouvre son ordinateur portable et tapote sur le clavier pendant de longues minutes. Que fait-il, sa comptabilité, gère ses réservations...? Rien de tout cela; nous comprenons tout lorsqu'il tourne l'écran en notre direction. Il était en train de rédiger, dans sa langue, un mot d'accueil à notre intention et l'a fait traduire par l'ordinateur. Il y explique le fonctionnement de la maison, les horaires, les clés et précise également qu'il s'appelle Walter et sa femme (que nous n'aurons pas le plaisir de voir), Sharon.

Nous profitons de l'après-midi pour visiter le village construit sur les flancs de la colline. Beaucoup de maisons apparaissent délabrées ou même en ruine, un peu à l'image du château qui domine la colline. Françoise et Jean-Louis nous ont quittés, ils ont souhaité aller un peu plus loin aujourd'hui pour raccourcir d'autant l'étape de demain. Dîner avec menu pèlerin et ce soir je troque l'ensalada contre une soupe à l'ail, une spécialité de la région. Un vrai délice!



Jean-Louis et Françoise



La soupe à l'ail



Clin d'œil Castrojeriz

Vendredi 20 septembre 2013 : Castrojeriz - Fromista, 26,1 km

La nuit a été tranquille et reposante, l'odeur de l'insecticide avait disparu, et les mouches également. Un coin cuisine nous permet de se faire un café, même s'il n'y a rien pour l'accompagner çà sera tout de même mieux que de partir l'estomac vide. Nous n'avons pas vu Walter alors nous avons laissé un mot sur le tableau noir de l'entrée qui est justement prévu pour communiquer avec lui : j'ai écrit « gracias Walter et Sharon », je trouve que c'est bien payé vu le peu de temps qu'il nous a consacré ; nous avons vraiment bon cœur sur le chemin! Il est 8 heures lorsque nous quittons le gîte, le soleil est en train de se lever et commence à éclairer les collines à l'horizon d'une belle lumière pourpre. A leur sommet, les innombrables éoliennes se détachent dans le ciel et s'illuminent à leur tour.

Peu après Castrojeriz, il y a une forte côte qui nous conduit à l'Alto de Mostalares, un panneau nous indique une pente à 12% sur plus d'un kilomètre. La beauté du paysage nous fait oublier la difficulté du chemin. Je ne cesse de me retourner pour contempler la vue sur Castrojeriz, le soleil qui s'élève au-dessus des ruines du château et la lumière qui change à chaque instant ; que c'est beau! Je prends photo sur photo, c'est en contre-jour mais qu'importe, souvent çà donne les meilleurs effets. Je suis en train de vivre là le plus

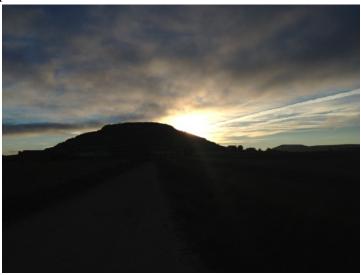
merveilleux moment de mon Camino. Parvenu au sommet, j'attends Gaby et Marie-Jeanne et ensemble nous faisons une petite pause en continuant d'admirer le paysage.

Nous poursuivons dans ce décor de Meseta, tout aussi sublime, sauf qu'à cette heure le soleil est déjà trop haut pour produire ces effets de lumière auxquels nous venons d'assister.

Peu après l'ermitage San Nicolas, un pont médiéval à 12 arches sur le Pisuerga nous fait passer de la province de Burgos à celle de Palencia; changement de province mais pas changement de paysage. Nous parvenons à Boadilla del Camino peu après 13 heures, c'est là que nous déjeunons sur une aire spécialement aménagée pour les pérégrinos, merci la municipalité. En sortant de la ville, devant l'église, se dresse un pilori du 15° siècle finement sculpté. J'essaie d'imaginer la scène, les gens sortant de l'église et passant devant les condamnés enchaînés au monument en attendant l'exécution de leur sentence; un autre temps, heureusement révolu, surtout lorsque l'on pense que certains délits, punis ici, étaient des vols de quelques poules.

A la sortie du village le Camino emprunte le chemin de halage en bordure du canal de Castille. Ce passage est bien agréable car très ombragé et de plus l'eau apporte un peu de fraîcheur. Ces canaux, parallèles au rio Pisuerga, s'ils ont été construits pour la navigation ne servent aujourd'hui qu'à l'irrigation des cultures car en été les pluies se font rares sur la Meseta.

Enfin c'est Formista et le rituel d'une fin d'étape : douche, visite de la ville, des églises et rafraichissement à une terrasse. A côté de nous, un pèlerin avec qui nous échangeons quelques mots. Il est originaire de Lille et s'appelle Pierre, avec un nom flamand assez compliqué qui en espagnol se traduit par «el campo », alors pour s'inscrire dans les albergues et simplifier les formalités il nous raconte qu'il se fait appeler «Pedro el Campo ».



La sortie de Castrojeriz au petit matin





Lever de soleil sur Castrojeriz

un pilori

Samedi 21 septembre 2013: Fromista - Carrion de los Condes, 20,8 km

Avant le départ nous prenons le desayuno avec Françoise et Jean-Louis dans une boulangerie à proximité de notre hébergement. Ce matin nous bénéficions encore d'un magnifique lever de soleil qui donne un bel éclat ocre à la façade de l'église San Martin. L'étape n'est pas très longue mais réputée éprouvante car le chemin ne décolle pas de la route nationale. Pour l'éviter sur une partie du parcours nous empruntons une variante qui longe le rio et qui aujourd'hui est parfaitement balisée. Nous parvenons à Villalcazar de Sirga et découvrons l'église des templiers Santa Maria, à la fois cathédrale et forteresse, possédant à l'intérieur un puits qui permettait aux habitants de soutenir les sièges. Elle abrite les tombeaux de l'infant Don Felipe, frère du roi de Castille et à côté, celui de sa dernière épouse, Léonor de Castro.

Après Villalcazar, fin de la variante, il faut longer la route, une route rectiligne qui n'en finit pas. Enfin Carrion de los Condes apparait, c'est une ville de 2000 habitants possédant quelques richesses architecturales dont le couvent de Santa Clara dans lequel vivent des clarisses cloîtrées, l'église de Santiago sans oublier l'église Santa Maria de la Victoria. Au fronton du portail de cette dernière, une frise évoquant la légende des 100 vierges qui devaient être livrées au calife de Cordoue: quatre devaient être données par Carrion. En l'an 826, les envoyés du calife venaient en prendre livraison devant les portes de la ville. Les demoiselles demandèrent alors à la Vierge de les sauver. La Vierge apparut aux yeux des jeunes filles ainsi qu'à quatre taureaux qui paissaient tout près de là. Ceux-ci rendus furieux par cette apparition chargèrent les envoyés du calife qui ne revinrent jamais.

Sur la place une statue en bronze d'un pèlerin à table; Françoise s'assied à côté de lui et pour la photo, mime le pèlerin abattu, épuisé au terme d'une étape harassante. Elle fait très bien çà, elle n'a pas besoin de

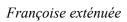
forcer son talent, c'est naturel chez elle. Elle accompagne toujours ses échanges avec les autres de mimiques qui traduisent à la perfection ses sentiments et ses émotions de l'instant: de l'étonnement, de la colère (rarement), la fatigue, la douleur, la déception ... Est-ce la conséquence de sa formation de comédienne ou l'inverse ? Peu importe qui de l'œuf ou de la poule, ce qui est sûr c'est que ça lui va bien. Françoise surtout ne change rien.

Le soir à 19 heures, nous assistons à la messe à l'Eglise Santa Maria: deux prêtres officient entourés de plusieurs sœurs Clarisses. A l'issue de la cérémonie, ils invitent les pèlerins à se rapprocher de l'autel pour recevoir la bénédiction. L'un des prêtres fait l'accueil dans deux ou trois langues différentes, puis, énumérant les différents pays du monde, cherche à connaître l'origine de chacun de nous. Il y a là plus de 20 patries représentées, des gens certainement de différentes confessions, des croyants bien sûr mais peut-être des athées, mais peu importe tous semblent unis dans une même ferveur que le prêtre a su créer, encore la magie du chemin, l'indéfinissable dont parlait le sacristain d'Hontanas. Enfin c'est le moment de la bénédiction, un moment solennel et plein d'émotion lorsque le prêtre impose les mains sur le front de chacun de nous en faisant le signe de la croix. Une sœur à ses côtés nous tend un panier empli d'étoiles en papier, toutes colorées différemment. Un présent sans grande valeur matérielle si ce n'est celle d'un centimètre carré de papier, mais d'une grande valeur spirituelle! J'en choisi une, que je glisserai ensuite dans mon portefeuille et qui me rappellera cet autre grand moment du Camino.

Sur le parvis, Jean-Louis nous présente l'une de ses connaissances : Youri, un pèlerin Russe de Saint-Pétersbourg qui était ingénieur dans les sous-marins et qui un jour, a tout plaqué pour se consacrer à une étude comparative des différentes religions. Drôle de chemin!

Puis arrive l'heure du dîner. Ce soir je tente de nouveau la soupe à l'ail mais celle-ci ne vaut pas la précédente, la prochaine fois je reviendrai à l'ensalada, avec ce plat on est rarement déçu.







La bénédiction des pèlerins

Dimanche 22 septembre 2013 : Carrion de los Condes - Calzadilla de la Cueza, 16,8 km

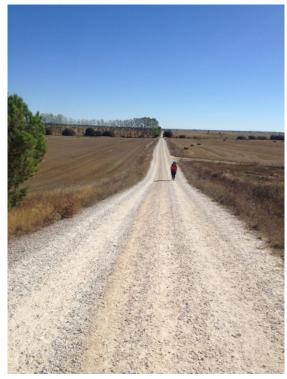
Petit-déjeuner au restaurant dans lequel nous avons pris nos deux repas d'hier. Françoise et Jean-Louis nous y rejoignent, lui est très embêté car il a cassé ses lunettes. Il est trop sérieux pour nous dire si c'est la faute à Françoise qui lui aurait tapé dans l'œil. Trêve de plaisanterie, il faut qu'il solutionne son problème et

en pleine Meseta, en traversant des villages de moins de 200 habitants, trouver un opticien qui lui taille un verre à sa vue et sans délai, n'est pas chose aisée.

Nous nous mettons en chemin pour une étape courte, facile sur le plan physique mais ô combien ennuyeuse. En effet le paysage ne présente aucun relief, le chemin est on ne peut plus rectiligne et nous ne traverserons aucun village pour parvenir au terme de notre étape. Mieux vaut avoir fait sa réserve d'eau car sur le parcours il ne faut pas espérer trouver de quoi se ravitailler. Seuls les monts Cantabriques que nous apercevons au loin, sur notre droite, rompent un peu cette monotonie.

Quelques kilomètres après Carrion nous longeons le monastère de San Zoilo. Nous ne pourrons pas en admirer le cloître, chef d'œuvre de l'art roman, car aujourd'hui il a laissé la place à l'hôtel Real Monestario de San Zolio, un hôtel 3 étoiles.

Peu après midi, nous atteignons Calzadilla de la Cueza, un tout petit village, aux maisons faites de briques de terre. Nous avons réservé à la casa « Camino Real », la seule auberge du village. Après le déjeuner, Françoise et Jean-Louis nous quittent pour rejoindre leur gîte situé quelques kilomètres plus loin. Et pour nous, comment occuper notre temps dans un tel lieu où l'unique rue du village est totalement déserte et où il n'y a rien à visiter? C'est peut être l'occasion de faire la lessive. Marie-Jeanne va se renseigner à l'albergue voisine quant à la possibilité d'y laver notre linge. La démarche se révèlera payante; non seulement c'est ok pour la lessive mais Marie-Jeanne a découvert qu'il y a une piscine et que nous sommes autorisés à en profiter. Le temps d'enfiler le maillot de bain, (il faut toujours en prévoir un sur le Camino), et nous sommes prêts pour le plongeon, sous cette chaleur c'est bien agréable, seule fausse note, les mouches toujours les mouches. Après le dîner nous discutons avec d'autres pèlerins, de jeunes Allemandes dont l'une s'appelle Svenja, une Canarienne très rieuse, qui connait bien ce restaurant de fruits de mer de Los abricots dont j'avais gardé un excellent souvenir.





La piscine à l'étape, on apprécie!

Lundi 23 septembre 2013 : Calzadilla de la Cueza - Sahagun, 24,3 km

Au petit-déjeuner, servi au gîte, je retrouve la Canarienne d'hier soir, et ce qui est drôle, c'est qu'en présence de son mari elle est beaucoup moins exubérante. Je comprends vite qu'il faut s'abstenir de plaisanter, d'autant que le monsieur est d'un bon gabarit. Ce matin nous partons relativement tôt car la météo locale annonce 32 degrés dans la journée, le soleil se lève tout juste et c'est pour moi encore l'occasion de réaliser de magnifiques photos.

Françoise vient d'envoyer un message à Marie-Jeanne, faisant état que son responsable de formation l'avait appelée et ne lui accordait plus que trois semaines de congés. Elle a alors de suite fait un rapide calcul et s'est aperçue que pour parvenir dans le délai à Santiago, il fallait presser le pas et rallonger certaines étapes. Elle nous informait donc, qu'avec Jean-Louis, ils allaient prendre un peu d'avance sur nous mais que nous pourrions nous revoir à Léon au terme de leur journée de visite de la ville. Une grande déception pour nous, car nous nous étions tellement habitués à pérégriner et à passer de bonnes soirées en leur compagnie, mais à travers ce rendez-vous à Léon, on ressent que ce sentiment est partagé; tant de bons moments ensemble ne peuvent pas prendre fin sur un simple SMS.

En chemin nous rencontrons Jeannine et Henry, des amis à Françoise et Jean-Louis. Nous ne les connaissions pas mais avec la description qui nous en avait été faite nous ne pouvions pas nous tromper en les abordant. Effectivement un couple qui se donne la main tout au long du parcours, et dont l'homme tient un parapluie fermé en guise de bourdon, c'est suffisamment atypique pour ne pas être courant. Tout en cheminant nous engageons la conversation, parlons de nos amis communs et puis la discussion se poursuit sur des sujets plus personnels. Ils nous confient qu'à la retraite ils ont migré dans le midi, et nous en arrivons à évoquer des thèmes encore plus intimes: la mort, comment ils voient leurs obsèques ... C'est dans ce chapitre qu'Henry nous dit vouloir être inhumé exclusivement au cimetière de Cavalaire. Une affirmation lancée avec cette fermeté nécessite, pour bien comprendre, un complément d'information que Jeannine ne tarde pas à nous donner. Elle nous explique que le hobby d'Henry consiste à visiter les déchetteries de la région pour récupérer tout ce qui peut l'être, notamment en matière d'électroménager, et à la maison, dans son atelier il donne une seconde vie à toutes ses trouvailles. Intéressant, mais tout çà n'explique en rien pourquoi ce lieu d'inhumation. Henry remarque bien notre étonnement et donne la clé de l'énigme : « eh bien figurez-vous, nous dit-il, que le cimetière de Cavalaire est le seul de la Côte à jouxter une déchetterie ». Après une chute comme celle-là, hilarité générale assurée. Je pense que désormais, lorsque j'entendrai parler de Cavalaire, je me rappellerai cette anecdote et penserai : « ah oui, la ville où le cimetière est accolé à la déchetterie»!

Nous traversons un pont romain à deux arches pour rejoindre la chapelle de Virgen del Puente. Sa façade, faite de briques rouges, atteste qu'au cours des siècles elle a subi maintes restaurations. A quelques pas de là, une double borne matérialise le passage dans la province de Léon mais également le fait que nous avons atteint le milieu du Camino Frances. Peu après nous pénétrons dans Sahagun, une ville de 3000 habitants, surnommée le Cluny Espagnol par la ressemblance et les relations qu'entretenaient les deux cités entre elles au 11° siècle.

Nous nous installons au gîte, une casa rurale, puis visitons la ville, à commencer par un distributeur de billets, car nous sommes un peu à cours. En effet beaucoup d'hébergements n'acceptent que le liquide, et dans les petites villes étapes il n'y a pas toujours de quoi retirer de l'argent. Voilà, c'est fait, nous poursuivons par l'église de la Trinité qui abrite le refuge des pèlerins. Nous y retrouvons Jeannine, assise à une table en train de grignoter un morceau de pain. Elle nous fait découvrir les lieux, l'escalier qui conduit au dortoir, les box de 8 lits chacun, au-dessus la charpente du toit et on imagine la voûte de la nef qui a été supprimée et dont aujourd'hui il ne reste plus que les ancrages dans les murs.

Nous ne pourrons pas visiter les églises de San Tirso et San Lorenzo toutes deux fermées pour cause de travaux. Nous retournons au centre, sur la plaza Mayor, une magnifique place rectangulaire entourée d'arbres,

avec son petit kiosque à musique, des commerces et des terrasses de bar; nous nous installons à l'une d'elles pour déguster une bière. Nous y revenons pour dîner, il y règne une grande animation; les gamins, nombreux, jouent au football dans un brouhaha indescriptible, les parents sur le bord discutent entre eux en attendant la fin du match, les vieux sont assis sur des bancs sous les arbres, appuyés sur leur canne, silencieux, ils contemplent la scène. Je me demande alors, s'il n'y avait pas la place, ils seraient où tous ces gens? Nous avons tellement vu sur le Camino, de villages-rue morts, sans enfant, sans animation, était-ce simplement le fait qu'il n'y avait pas de lieu central où se réunir? Sur cette réflexion sans réponse, une de plus, nous allons dormir et reposer nos pauvres jambes.





Avec Jeannine et Henry

Virgen del puente

Mardi 24 septembre 2013 : Sahagun - El Burgo Ranero, 18,5 km

L'étape d'aujourd'hui, telle qu'elle est décrite dans la plupart des guides, conduit le pèlerin jusqu'à Mansilla de las Mulas, ce qui représente la bagatelle de 37 kilomètres. Des distances comme celles-là, nous n'avons jamais fait et ce n'est pas aujourd'hui que nous commencerons, même si le genou de Marie-Jeanne va beaucoup mieux depuis quelques jours. Nous scindons l'étape en deux en prévoyant une halte à El Burgo Ranero à 18 kilomètres.

C'est toujours le grand beau temps lorsque nous prenons le chemin, mais il faudrait plutôt parler de la route, étant donné qu'aujourd'hui nous allons la suivre sur toute la longueur de l'étape.

Nous sortons de Sahagun en passant vers l'Arc San Beneto, puis nous franchissons le pont de pierre sur le Rio Cea. Nous croisons un premier pèlerin qui rentre de Santiago avec son chien et tirant une petite charrette. Plus loin c'est un deuxième Jacquet qui est sur le chemin du retour. Il ressemble à s'y méprendre à Bernard, un pèlerin que nous avons connu sur le parcours français. Alors qu'il se rapproche, je me dis que ce n'est peut être pas correct de l'interpeller car si chacun le fait, le clin d'œil que l'on veut faire passer risque de se traduire en agacement. Nous en avions rencontré un peu après Estella, et je m'étais étonné qu'il cherche plus à fuir qu'à lier conversation. A postériori j'avais fait cette analyse que, pour celui qui revient, ce n'est pas du tout le même contexte, il lui est matériellement impossible de répondre à tous les pélerins qui l'interrogeraient. Je m'abstiens donc d'engager la conversation avec lui, je ne peux même pas lui dire «buen Camino » ça serait tout au plus « buen volver» (bon retour). Beaucoup plus simplement nous échangeons un regard, par le mien j'essaie de traduire le respect, l'admiration, à travers le sien je comprends qu'il a bien décodé le message.

C'est incroyable ce que l'on peut faire passer à travers un simple échange de regards! Quand il s'agit d'émotions, certainement autant que par les mots, et là, la frontière de la langue n'existe pas.

Le chemin est ennuyeux, il est bordé de jeunes platanes qui un jour feront certainement le bonheur des marcheurs en les faisant profiter de leur ombrage ; à droite une route réservée aux vététistes, plus loin l'autoroute qui conduit à Léon et tout autour, la plaine, sans horizon, sans couleur si ce n'est celle de la terre et de l'herbe sèche.

L'ermitage de la Virgen de Pirales apparait comme planté au milieu de ce désert. Nous en faisons la visite et poursuivons vers El Burgo Ranero.

Je reçois un mail de Jean Luc Martin, un pèlerin de Laon que nous avions connu l'année passée à Uzan. Il était avec un groupe d'amis et nous avions pérégriné ensemble jusqu'à Saint Jean Pied de Port. De son message je comprends qu'il doit être quatre étapes devant nous ; Hervé malade ne les a pas accompagnés, pas davantage que Christine retenue par ses occupations professionnelles.

Nous parvenons enfin à El Burgo, un petit bourg planté dans l'immensité du paysage. Il n'y a pas de place centrale, le seul coin animé, c'est l'hostal où nous logeons et sa terrasse en bordure de rue. L'accueil est formidable, nous n'en dirons pas autant demain. Nous prenons un premier menu de pèlerin et nous en reprendrons un au dîner après avoir fait un petit tour pour découvrir la ville.





Place de Sahagun

Pèlerin sur le retour

Mercredi 25 septembre 2013 : El Burgo de Ranero - Mansilla de las Mulas, 18.7 km

L'étape du jour est du même acabit que la précédente, même plaine, même route à droite. Rien à regarder alors je réfléchis, je réfléchis au chemin, essaie de trouver des phrases qui le caractérisent, trouve même des rimes qui sonnent bien et voilà comment, portable en main, je commence à rédiger un petit poème sur le Camino. Je ne suis pas expert dans cet art, loin s'en faut, mais pourtant les vers arrivent naturellement, les rimes me semblent aisées à trouver. Est-ce l'effet Saint Jacques? Au fur et à mesure de l'avancement je fais partager le résultat à Gaby et Marie-Jeanne. Je peaufinerai mon travail sur l'étape de demain et le soir au dîner, avec une certaine fierté je livre ce poème à mes amis:

El CAMINO

Toi que dans ton pays on nomme Camino,

Toi qui guide le jacquet jusqu'à Santiago, Du haut de la Navarre pour finir en Corogne Bien loin de ma terre qui s'appelle Bourgogne, Tu as vu dans l'histoire, peu après le Messie, Se battre des hommes au péril de leur vie.

Ils chassèrent de ton sol ces odieux conquérants Qui partis de Córdoba ont au fil des ans Envahi ta contrée et même plus encore, Asservi le peuple, et fait tant et tant de morts.

Le bon roi Charlemagne et son neveu Roland, Ont sacrifié les vies de leurs preux combattants. Par la reconquista, les valeureux chrétiens Ont fini de chasser maures et sarrasins.

Templiers, hospitaliers, chevaliers de Malte, Très nombreux ils furent à y avoir fait halte Pour qu'enfin ce chemin redevienne le nôtre Et nous ouvre la route qui conduit à l'apôtre.

L'écriture d'un poème ne m'extrait pas totalement de la réalité du chemin. Dans un message Françoise avait dit à Marie-Jeanne de ne pas rater le bar de Religios qui est remarquable par son originalité. Nous suivons ses conseils et faisons le petit détour pour le découvrir. C'est une maison complètement recouverte de tags à l'extérieur, et y pénétrant, nous remarquons que c'est la même chose sur les murs intérieurs. Ce bar, avec son petit air de Bagdad café, a une histoire, dans ce sens qu'il apparait, assez furtivement certes, dans le film « the Way ». Quelques clients consomment dont un couple d'Australiens. Le patron se tient derrière le zinc et attend que nous lui passions notre commande. C'est Marie-Jeanne qui le fait, ce sera trois verres de vino blanco. Le patron qui parait alors assez étonné, nous confie que le matin, il a plus l'habitude de servir des petits noirs que des petits blancs. Qu'à cela ne tienne! Tout en dégustant mon verre de blanc j'essaie de déchiffrer et traduire les tags du mur; toutes les langues sont représentées, le pilier, lui, semble réservé aux pèlerins chinois. Des commentaires banals mais d'autres plus profonds. Je lis ici l'extrait d'une citation de Saint-Exupéry: « l'essentiel est invisible pour les yeux », plus loin « il suffit de regarder au-delà de l'horizon du chemin » ou encore « si vous ne pouvez pas être avec la personne que vous aimez, aimez la personne qui est avec vous ». Je prends quelques photos de tous ces graffitis, me disant qu'à mon retour j'aurai le temps de déchiffrer tout cela et que j'y trouverai certainement quelques réflexions philosophiques intéressantes.

Nous parvenons à Mansilla en tout début d'après midi, l'hôtel est très correct mais l'accueil est on ne peut plus détestable. Ce soir nous ne dînerons pas là, nous chercherons un autre restaurant. Mansilla est une ville forte dont une partie des fortifications est encore visible ; à l'intérieur du bourg une multitude de petites places entourées d'arcades de bois qui en font son originalité.

Nous prenons le dîner dans un petit restaurant tenu par un Anglais et sympathisons avec les clients de la table voisine, deux couples de Belges pleins d'humour. Ils font le chemin à raison d'une semaine par an, c'est ainsi qu'ils ont réalisé le parcours français en six ans. Durant ces années ils en ont profité pour apprendre l'espagnol et aujourd'hui ils le parlent couramment. Je les admire, apprendre et pratiquer six ans après je ne suis pas certain que j'aurais eu la patience. Bravo les gars!





Le bar du film « The way »

Les Belges

Jeudi 26 septembre 2013 : Mansilla de las Mulas - Leôn, 18,7 km

Il ne nous reste plus que 18 kilomètres pour rejoindre Léon, une petite étape donc, mais tout aussi ennuyeuse que les deux précédentes. D'un bout à l'autre nous longeons la route nationale, c'est horrible, le bruit, les gaz d'échappement. Je ne pense pas que Monseigneur Godescalc, l'évêque du Puy-en-Velay, ait fait le pèlerinage dans ces conditions là ! Toutefois ne l'envions pas car il a dû rencontrer bien d'autres difficultés.

Seul point d'intérêt sur ce parcours, le pont à 20 arches qui franchit le Rio Porma à l'entrée de Villarente. L'ouvrage est imposant par sa longueur mais à cette saison, nous sommes en période d'étiage, la rivière ne dépasse pas les deux premières arches.

Maintenant, après avoir franchi l'autoroute par une passerelle, nous découvrons la vue sur Léon. Après plusieurs kilomètres de trottoirs, beaucoup plus éprouvants pour les jambes que les chemins de terre, nous parvenons à l'entrée de la ville. Un groupe de bénévoles attend les pèlerins pour leur expliquer, plan en main, comment se rendre à leur hébergement. Une initiative particulièrement utile, que d'autres villes comme Burgos devraient bien leur copier!

Nous parvenons à l'hôtel vers 13 heures, un déjeuner sur une terrasse voisine et nous nous lançons à la découverte de Léon. Comme prévu nous retrouvons Jean-Louis et Françoise qui terminent la visite de l'église San Isodoro, un véritable Panthéon qui abrite 23 tombes royales. C'est ici que Chimène épousa Le Cid.

Pour le dîner, nous dénichons un petit restaurant dans la vieille ville. Nous nous installons en terrasse, la température des soirées est encore bien agréable à cette époque de l'année. Nous nous racontons nos dernières étapes que nous n'avons malheureusement pas pu faire ensemble, la rencontre avec Henry et Jeannine. Jean-Louis nous parle de ses lunettes qu'il a pu faire réparer chez un opticien de Léon et encore bien d'autres choses. A la fin du repas Françoise et Jean-Louis tirent du dessous de la table un sac qu'ils nous offrent. Il s'agit d'une boîte contenant une bouteille de Patcharan, cette liqueur à base de prunelles sauvages, élaborée en Navarre. Séquence émotion! Marie-Jeanne, Gaby et moi-même, nous nous regardons, comprenant qu'à travers ce geste ils ont voulu traduire une amitié qui dépasse celle d'une simple rencontre entre pèlerins. J'éprouve bien évidemment une grande joie par cette marque d'affection, mais en même temps un peu de gêne de ne pas avoir eu la même démarche à leur égard. Nous les remercions, les assurant que nous penserons bien à eux, lorsque tous les trois, nous dégusterons le patcharan.

Nous sommes descendus dans le même hôtel, Los Orejas (les oreilles); nous le rejoignons ensemble et c'est là que nous nous dirons au revoir, pas adieu, car nous trouvons déjà des occasions pour se revoir: Marie-Jeanne propose le festival du film asiatique et pourquoi pas le Camino Norte? On s'embrasse, nos yeux laissent apparaître beaucoup d'émotion. Ce qui est sûr, c'est qu'à nos retours, nous échangerons nos photos.

Le lendemain, pour la première fois depuis notre départ, ce n'est pas le soleil que nous trouvons en ouvrant les volets, mais la pluie, et la fraîcheur. Nous avons réservé cette journée supplémentaire pour faire la visite de la ville. Nous débuterons par la cathédrale Santa Maria, une pure merveille de l'art gothique et fortement inspirée de celle de Reims. Malheureusement le temps maussade de ce matin ne nous permet pas de profiter pleinement de la lumière apportée par les 1800 m2 de vitraux.

A midi, la pluie n'a toujours pas cessé, nous pensons à nos amis qui ce matin on dû revêtir la cape pour poursuivre leur chemin. Pas question de déjeuner en terrasse par ce temps, nous trouvons enfin un restaurant, pas mirobolant, je tente une paella au riz noir, pas mirobolante non plus. Il y a vraiment des jours sans!

Demain nous repartirons pour Saint Jean Pied de Port, pour regagner ensuite la Haute Saône, des souvenirs plein la tête et avec une envie : repartir l'année prochaine pour achever le pèlerinage.



La casa de Botines de Gaudi



La cathédrale de Léon et le dernier pot avec Françoise et Jean-Louis